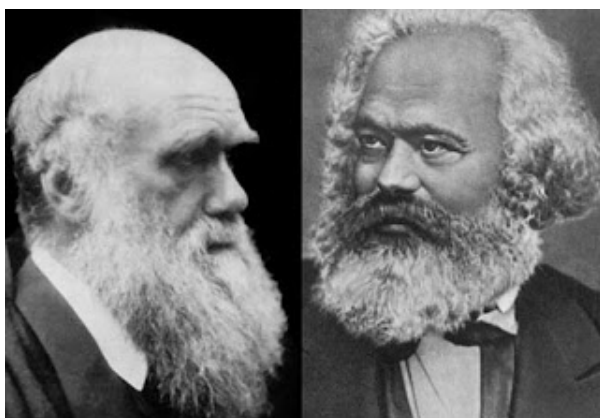


ANTON PANNEKOEK

## Marxisme et darwinisme

2<sup>e</sup> édition 1914, Verlag der Leipziger Buchdruckerei Aktiengesellschaft

Leipzig



« Darwin a été conduit par la lutte pour l'existence au sein de la société anglaise – la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes* – à découvrir que la lutte pour l'existence était la loi dominante de la vie animale et végétale. Le darwinisme, d'autre part, considère que c'est une raison suffisante pour que la société humaine ne s'émancipe jamais de son animalité. »

[Karl MARX à Laura et Paul LAFARGUE, 15 février 1869]

« Le darwinisme et le marxisme sont deux théories distinctes. L'une vaut pour le monde animal, l'autre pour le monde social. Elles sont complémentaires en ce sens que le monde animal se développe suivant les règles du darwinisme jusqu'à l'homme et que, à partir du moment où les hommes s'élèvent au-dessus du monde animal, le marxisme devient la loi du développement ultérieur. Mais si l'on veut transférer une théorie du domaine de l'un à celui de l'autre, alors que s'y appliquent des lois totalement différentes, on en arrivera nécessairement à de fausses conclusions. »

[Anton PANNEKOEK, *Darwinismus und Marxismus*, 1914]

Traduction de l'allemand, édition et notes (octobre 2019) : Philippe BOURRINET

**Prix : 7 €**

**Moto proprio (我的出版社摩托车), Paris, novembre 2019**

(出版社摩托车 - 巴黎, 2019年11月)



## RÉSUMÉ

### « Marxisme et darwinisme » d'Anton Pannekoek

Pannekoek s'est attaché, dans sa brochure publiée en allemand en 1909, puis en 1914, à exercer l'arme de la critique contre la dernière expression du matérialisme bourgeois, le darwinisme, qui s'appuyait sur les travaux de Charles Darwin, mais dont la finalité était de consolider l'existence de l'ordre social capitaliste, un darwinisme qui prêchait la «**sélection des meilleurs**», c'est-à-dire des plus aptes à préserver par la violence cet «ordre» et à maintenir un talon de fer sur les «**classes inférieures**», les plus nombreuses, dont le travail permettait une immense accumulation de richesses pour le seul profit des «**plus aptes**».

Si le mérite de Darwin fut d'avoir découvert «*le mécanisme du développement animal*», celui de Marx fut d'avoir démontré que le développement humain n'était pas un simple «mécanisme», mais le produit d'une histoire «*dans la société humaine*», où l'outil et le langage ont démultiplié les possibilités cognitives de l'espèce humaine, et donc sa capacité à transformer le monde naturel et vivant.

Même si Darwin s'est appuyé sur Malthus pour défendre ses thèses, il n'a jamais souscrit aux thèses des darwinistes bourgeois selon lesquels la lutte dans la société bourgeoise était la même que celle qui triomphait dans le monde animal, lutte à l'issue de laquelle devaient nécessairement triompher LES PLUS FORTS, LES CAPITALISTES.

Darwin, comme le note Pannekoek, a défendu une vision plutôt humaniste. Il s'est élevé contre l'idéologie raciste, propagée par Ernst Haeckel, Spencer et tant d'autres, en parlant de «*prétendues races humaines*», qui proviennent en fait d'une «*souche primitive unique*». Il notait aussi que «*toutes les nations civilisées descendent de peuples barbares*».

Néanmoins, Darwin est resté très ambigu sur le plan de la politique bourgeoise, ce sur quoi Pannekoek fait silence, distinguant en quelque sorte un «darwinisme prolétarien» proche du marxisme, et un «darwinisme bourgeois», où l'intelligentsia bourgeoise finit par triompher, selon les dires de Darwin lui-même :

[...] les membres les plus intelligents finissent par l'emporter dans le cours des temps sur les membres inférieurs de la même communauté et laissent des descendants plus nombreux (*sic*); or c'est là une forme de la sélection naturelle. [...] [C'est un] haut degré d'excellence, pratiqué par les hommes les plus distingués (*sic*), incorporé dans les lois, les coutumes et les traditions de la Nation, et exigé par l'opinion publique.

Pannekoek rappelle que Darwin, malgré sa profession de foi d'éthique kantienne de 1871, a joué un rôle majeur dans la formation de l'idéologie bourgeoise de la lutte des «plus aptes», des plus «intelligents», des «*gentlemen*», pour asseoir leur domination sur les «inférieurs», «les plus faibles» condamnés à disparaître. Et c'est la raison pour laquelle la bourgeoisie «progressiste» s'est totalement ralliée aux thèses darwiniennes.

Adhérent néanmoins à cette autre thèse darwinienne, celle des «instincts sociaux», où la SYMPATHIE et la SOLIDARITÉ jouent un grand rôle, Pannekoek estime que le SENTIMENT COSMOPOLITIQUE ET COLLECTIF, dernier avatar de ces «instincts sociaux, deviendra universel, par la révolutionnarisation de la société, dont le prolétariat est le seul moteur historique.

Néanmoins, son analyse du système capitaliste dans l'histoire reste floue, oubliant parfois que l'histoire naturelle est aussi une histoire de la nature. Comme la social-démocratie de son époque, il semble croire que la clef du socialisme se trouve dans une RÉVOLUTION PERMANENTE AU NIVEAU TECHNOLOGIQUE, où il s'agit de «remplacer l'ordre animal par un ordre humain, rationnel et moral, à l'échelle du monde», un ordre technocratique sans lequel ne pourrait exister une égalité réelle entre les «races» européennes et extra-européennes, un terme malheureux que reprend Pannekoek.

À la différence de Marx et Engels qui avaient pressenti très tôt la catastrophe écologique portée en germe par le système capitaliste, Pannekoek semble défendre cette idée social-démocrate, puis stalinienne, que le combat de l'homme pour l'émancipation est AUSSI un combat CONTRE la nature. Un article de 1909 démontre, cependant, le contraire, puisque Pannekoek démontre que le capitalisme conduit directement à la DESTRUCTION de la nature.

Dans sa conception philosophique, Pannekoek reste un disciple de Dietzgen : le travail intellectuel effectué par les générations antérieures, dans l'élaboration du langage et de la pensée, est décisif pour l'avenir de l'humanité.

Pannekoek rabaisse donc les prétentions de l'homme capitaliste «moderne» qui prétendait qu'en dehors de sa «civilisation» tout n'avait été auparavant que «barbarie», Pannekoek prend plaisir à souligner que : «**En substance, notre capacité de penser (*Denkvermögen*) n'est aujourd'hui ni plus ni mieux développée que celle des Grecs et des Romains, et peut-être même que celle des Germains** ».

Un point n'est pas abordé dans la brochure de Pannekoek : la question de la «démocratie» bourgeoise derrière laquelle se dissimule le darwinisme social, qui était professé au plus haut niveau de l'État capitaliste et de ses universités. Pannekoek avait déjà abordé en 1907 la question de cette DÉMOCRATIE DE L'INÉGALITÉ, en appelant au renversement de l'État, idée que salua en 1917 Lénine dans *L'État et la Révolution*.

Ph. B.

## INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR

Pannekoek a joué un rôle théorique considérable dans l'approfondissement du marxisme en butte aux attaques incessantes d'un ordre capitaliste, qui parfois s'armait des dernières découvertes d'une science passée à la moulinette de l'idéologie bourgeoise.

Il s'est attaché tout particulièrement à exercer l'arme de la critique contre la dernière expression du matérialisme bourgeois, le darwinisme, qui s'appuyait sur les travaux de Charles Darwin, mais dont la finalité était de consolider l'existence de l'ordre social capitaliste, un darwinisme qui prêchait la «sélection des meilleurs», c'est-à-dire des plus aptes à préserver par la violence cet «ordre» et à maintenir un talon de fer sur les «classes inférieures», les plus nombreuses, dont le travail permettait une immense accumulation de richesses pour le seul profit des «plus aptes».

Dans son livre *L'Origine des espèces*<sup>1</sup>, paru en 1859, Darwin opérait un véritable renversement copernicien. De même que la Terre n'était plus au centre de l'univers depuis la Renaissance<sup>2</sup>, l'homme cessait d'être le couronnement de la création divine, même lorsque «Dieu» eut chassé Adam et Ève du paradis originel. La Bible imaginait une création «raisonnée». Avant que l'homme et la femme ne folâtrent dans le «paradis terrestre», les végétaux, les animaux avaient reçu l'ordre de se reproduire «selon leur espèce». Cette expression revient dix fois dans le chapitre sur la Création, témoignant d'une «invariance» des espèces conçues *sub specie aeternitatis* dans les cartons du génial Concepteur. L'homme par contre, était hors du monde naturel, s'élevant métaphysiquement au-dessus des animaux : «Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa».

Avec Darwin, l'homme cessait de s'élever vers la transcendance et chutait au centre de la matière en se découvrant une ascendance commune avec les primates. L'homme n'était ni une exception du monde vivant, ni une créature miraculeusement apparue il y a près de 6.000 ans. Avec *L'Origine des espèces*, l'homme devenait une humble espèce animale, ayant évolué au moins sur une centaine de milliers d'années, comme le démontrait la découverte en 1856, près de Düsseldorf, de restes préhistoriques de l'*homo neerdantbalensis*, premier homme fossile à être reconnu comme tel. L'homme perdait ainsi toute son arrogance métaphysique<sup>3</sup>.

On doit souligner, qu'avant même *L'Origine des espèces*, Engels – dans une lettre adressée à Marx le 14 juillet 1858 – confessait à Mohr (Marx) son rejet de toute arrogance métaphysique à partir des données scientifiques :

Il est certain que l'étude de la physiologie comparée nous mène à un mépris mêlé de honte (*schmähliche Verachtung*) pour cette exaltation idéaliste de l'homme qui serait supérieur aux **autres** bêtes sauvages (*über die andern Bestien*)<sup>4</sup>.

*L'Origine des espèces*, parue en 1859, sema la panique chez les tenants du créationnisme de toute espèce et fut l'objet de condamnations multiples. L'Église catholique, à son habitude, après quelques décennies de demi-

<sup>1</sup> Le titre complet de l'ouvrage anglais est : *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*.

<sup>2</sup> Le livre *De revolutionibus orbium coelestium (Des révolutions des sphères célestes)* de Nicola Copernic est achevé vers 1530 et publié en 1543, l'année de sa mort. L'ouvrage était dédié au pape Paul III. Il fut mis à l'index en mars 1616, après que le pape Paul V, présidant le Tribunal du Saint-Office eut décrété : «La doctrine attribuée à Copernic que la Terre se meut autour du Soleil et que le Soleil se tient au milieu du monde sans se mouvoir du levant au couchant, est contraire aux Écritures saintes, et par suite on ne peut ni la défendre ni la soutenir». Il fallut attendre 1757 pour que l'ouvrage, qui sapait les bases du géocentrisme ptoléméen, cessât d'être condamné par l'Église catholique.

<sup>3</sup> «L'homme dans son arrogance se croit une grande œuvre digne de l'intervention d'un dieu. Il est plus humble et je pense plus vrai de le considérer comme créé à partir des animaux». Cette phrase de Darwin a été couchée dans le Carnet «C» en 1839 [Ronald W. Clark, *The Survival of Charles Darwin: A Biography of a Man and an Idea*, New York, 1984, p. 178].

<sup>4</sup> Karl Marx-Friedrich Engels, *Werke*, vol. 29, Dietz Verlag, Berlin, 1978, p. 338. On remarquera qu'ici Engels fait de l'homme une bête sauvage (*Bestie*). Pannekoek, au contraire (cf. infra), dans son opuscule *Darwinisme et Marxisme*, considère que l'homme n'est pas une bête sauvage.

silence et de chuchotements désapprobateurs, finit pas s'adapter aux découvertes scientifiques les plus dérangeantes<sup>5</sup>. Pour les créationnistes protestants-évangélistes et/ou musulmans, la théorie de la sélection naturelle et de l'évolution de Darwin demeure toujours un éternel objet de scandale, condamné comme «athéisme» ou «mécricance» et destiné aux flammes de l'enfer. En effet, l'alliance de la religion et de l'État constitue un socle de granit, sur lequel trône une classe dominante qui exige la soumission absolue à la Sainte Trinité : DIEU, CAPITAL et ÉTAT<sup>6</sup>.

On comprend que les fondateurs du matérialisme historique aient manifesté un enthousiasme réel pour l'apport scientifique de Charles Darwin, au moment où Marx poursuivait la rédaction du *Capital*, qui étudiait les lois du surgissement, de l'évolution et du déclin du mode de production capitaliste.

Marx s'était d'abord (1861) enthousiasmé pour Darwin, considérant qu'il s'agissait d'un véritable support de la révolution prolétarienne qui sapait toutes les bases de la métaphysique, où Dieu apparaissait comme l'Alfa et l'Omega de l'univers :

L'ouvrage de Darwin [*L'Origine des espèces*]<sup>7</sup> est extrêmement important et me convient comme soubassement scientifique de la lutte des classes historique. Naturellement, il faut prendre son parti du manque de finesse typiquement anglais du développement. Mais, malgré toutes ses insuffisances, c'est dans cet ouvrage que, pour la première fois, non seulement un coup mortel est porté à la «téléologie» dans les sciences de la nature, mais, qu'en outre, le sens rationnel de celle-ci est exposé empiriquement<sup>8</sup>.

Mais, plus tard (1869), Marx avait émis les plus expresses réserves sur le «mouvement darwiniste» :

Darwin a été amené, à partir de la lutte pour la vie dans la société anglaise – la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes* –, à découvrir que la lutte pour la vie était la loi dominante dans la vie animale et végétale. Mais le mouvement darwiniste, lui, y voit une raison décisive pour la société humaine de ne jamais se libérer de son animalité...<sup>9</sup>.

Dans une lettre à Lavrov datée des 12-17 novembre 1875, Engels renchérisait :

Toute la doctrine darwiniste de la lutte pour la vie est simplement la transposition de la société dans la nature animée, de la doctrine de Hobbes sur le *bellum omnium contra omnes* et de la doctrine économique-bourgeoise de la concurrence, jointes à la théorie démographique de Malthus. Une fois exécuté ce tour de passe-passe (dont je conteste la légitimité absolue, comme je l'indique dans le point 1, notamment en ce qui concerne la théorie de Malthus), on retranspose ces mêmes théories de la nature organique dans l'histoire et l'on prétend alors avoir démontré leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. Le caractère enfantin de ce procédé saute aux yeux, pas besoin de gaspiller les mots sur ce sujet<sup>10</sup>.

Plus tard, en 1886, le gendre de Marx, Paul Lafargue, dans son pamphlet *La Religion du Capital*, imagine cette féroce prosopopée du néo-darwinisme qu'il se garda bien de mettre dans la bouche de Darwin, mais dans celle de Herbert Spencer (1820-1903), un disciple ultralibéral, partisan de la «sélection des plus aptes», dans le but de créer une «race supérieure», celle de l'*Übermensch* capitaliste :

Notre savante théorie de l'évolution prouve que l'infériorité sociale des ouvriers est aussi fatale que la chute des corps, qu'elle est la conséquence nécessaire des lois immuables et immanentes de la Nature, nous démontrons aussi que les privilégiés des classes supérieures sont les mieux doués, les mieux adaptés, qu'ils iront se perfectionnant sans cesse et qu'ils finiront par se transformer en une race nouvelle dont les individus ne ressembleront en rien aux brutes à face humaine des classes inférieures que l'on ne peut mener que le fouet à la main<sup>11</sup>.

---

<sup>5</sup> Le jésuite Jorge Mario Bergoglio, élu pape le 13 mars 2013, et qui a choisi le nom de François, a pu ainsi déclarer, devant l'Académie pontificale en octobre 2014 : «*Quand nous lisons le récit de la Création dans la Genèse, nous risquons de prendre Dieu pour un magicien brandissant sa baguette magique. Mais il n'en est pas ainsi. Il a créé les êtres humains et les a laissés se développer selon des lois internes qu'il a données à chacun pour qu'ils puissent pleinement s'accomplir.*»

<sup>6</sup> La Turquie du président de la République Recep Tayyip Erdoğan a aboli l'enseignement de la théorie de l'évolution dans le secondaire, nouveau signe de l'islamisation rampante de la société par le haut, où l'enjeu est la reconstitution de l'ancien Empire ottoman et du califat islamique aboli en mars 1924, sur proposition de Mustafa Kemal. Aux USA, le vice-président Mike Pence, qui seconde Donald Trump, est un «évangéliste catholique» (*sic*), partisan du créationnisme.

<sup>7</sup> Charles Darwin, *L'Origine des espèces* [dernier tirage revu par Darwin en 1876], traduction d'Aurélien Berra, sous la direction de Patrick Tort, coordination de Michel Prum, Institut Charles Darwin International, Champion, Genève, 2009.

<sup>8</sup> Cf. Lettre de Marx à Lassalle du 16 janvier 1861 (Citée par Denis Buican, *Darwin et le Darwinisme*, Que sais-je?, 1987, p. 98).

<sup>9</sup> Lettre de Marx aux époux Lafargue, 15 février 1869.

<sup>10</sup> Lettre d'Engels à Piotr Lavrov, 12-17 novembre 1875, in Marx-Engels, *Ausgewählte Briefe*, Stuttgart, 1953, p. 356.

<sup>11</sup> *La religion du Capital*, Bibliothèque socialiste de l'agglomération parisienne du Parti ouvrier, Paris, 1887 (Lafargue 2013, p. 9-10). L'article de Spencer, intitulé «*The coming slavery*» venait d'être publié dans *Contemporary Review* d'avril 1887.

La rédaction en néerlandais de la brochure *Marxisme en darwinisme* (1909) de Pannekoek<sup>12</sup> – traduite bientôt en plusieurs langues, en premier lieu en allemand (1909)<sup>13</sup>, puis en estonien, anglais (1912)<sup>14</sup>, ukrainien<sup>15</sup>, et chinois (1922 & 1924)<sup>16</sup> – était une œuvre de parti, car elle fut publiée sous l'égide de la social-démocratie des Pays-Bas et d'Allemagne. La brochure, dont le contenu était particulièrement dense, faisait un état des lieux de la difficile cohabitation entre marxisme et darwinisme, pour les 100 ans de la naissance du fondateur de la théorie de l'évolution.

Cet opuscule de 44 pages est considéré – surtout par ses adversaires ! – comme le travail marxiste majeur de Pannekoek avant sa prétendue dégénérescence «ultra-gauchiste» des années 1920 et 1930, sous l'effet d'un antiléninisme/antistalinisme viscéral<sup>17</sup>. Nous pensons que cette contribution doit être pesée et soupesée de façon critique dans toutes ses implications théoriques.

Au nom de la social-démocratie, Pannekoek saluait l'apport de Darwin, qui – comme Copernic – avait opéré un «renversement dans la conception du monde des grandes masses». Doctrine de l'impermanence, de la mutabilité et non de l'invariance de la vie biologique, la théorie du développement des espèces, comme le marxisme, était «devenue le fondement de la vision du monde des couches populaires les plus larges»<sup>18</sup>. Véritable révolution copernicienne, la théorie de l'évolution brisait la vision d'une éternité de «l'âme humaine», d'essence quasi-divine. Sans doute, Aristote l'avait-il déjà pressenti en affirmant déjà que l'homme est «un animal politique» (ζῷον πολιτικόν)<sup>19</sup>. Mais, souligne Pannekoek, avant d'être un être social

[...] l'homme est également un animal. L'homme s'est développé à partir de l'animal et les lois qui valent pour le règne animal ne peuvent pas d'un seul coup être invalides pour l'être humain<sup>20</sup>.

Mais Pannekoek rejetait avec vigueur toute prétention à faire de la doctrine de Darwin LA BASE BIOLOGIQUE de la lutte des classes. Tout en montrant que «marxisme et darwinisme formaient une unité», sur le plan du matérialisme, il soulignait leur différence de nature, si ce n'est leur incompatibilité quant à leur praxis :

Le darwinisme et le marxisme sont deux théories distinctes. L'une vaut pour le monde animal, l'autre pour la société. Elles sont complémentaires en ce sens que le monde animal se développe suivant les règles du darwinisme jusqu'à l'homme et que, à partir du moment où les hommes s'élèvent au-dessus du monde animal, le marxisme devient la loi du développement ultérieur. [...] **Le marxisme et le darwinisme doivent l'un et l'autre s'en tenir à leur domaine respectif; ils sont indépendants l'un de l'autre et il n'y a pas de lien direct entre eux**<sup>21</sup>.

<sup>12</sup> Il en existe une traduction en français sous forme électronique, publiée sur le site web «La Bataille socialiste» : <http://bataillesocialiste.wordpress.com/documents-historiques/1912-darwinisme-et-marxisme-pannekoek>. Signalons une édition récente : Patrick Tort (commentateur-gloseur-linguiste darwinien, traducteur du néerlandais) et Anton Pannekoek, **relégué au rang de co-auteur secondaire** : *Marxisme et Darwinisme* [Patrick Tort et Anton Pannekoek 2012]. [Précisons que cette édition à partir du seul néerlandais et d'une mauvaise traduction américaine (Charles H. Kerr & Company, Chicago, 1912) a été établie avec l'apport de certains docteurs ignorants du Courant communiste international (CCI)]. Le texte limpide de Pannekoek disparaît littéralement sous la montagne de gloses de ce spécialiste de Darwin. P. Tort s'érige en auteur principal d'un livre dont la seule «téléologie» est de proclamer à la face du monde (universitaire) qu'il est l'authentique et unique diffuseur de la théorie et de l'«éthique» darwiniennes. Celle-ci, selon lui, s'incarnerait dans *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex* (1871).

<sup>13</sup> *Marxismus und Darwinismus. Ein Vortrag von Ant. Pannekoek*, Verlag der Buchdruckerei AG, Leipzig, 1909 et 1914 (2<sup>e</sup> édition, légèrement améliorée).

<sup>14</sup> *Marxism and Darwinism*, Charles H. Kerr, Chicago. Traduction de Nathan Weiser [Source : <https://archive.org/>].

<sup>15</sup> *Марксизм і Дарвінізм*, traduit de l'américain, Winnipeg (Manitoba), Ukrainian Labor News, 1920.

<sup>16</sup> 馬克思主義和達爾文主義 [Makesi zhu yi he Da'erwen zhu yi (Marxisme et darwinisme), 派納柯克著 ; 施存統譯. 施存統. ; Anton Pannekoek; Cuntong Shi 商務印書館, Shanghai: Shang wu yin shu guan, Minguo 13 [1924].

<sup>17</sup> C'est la thèse de Lilian Truchon, sorte d'archéo-stalinien, qui oppose le «bon» Pannekoek de 1909, encore «révolutionnaire» (sic), au «très mauvais» Pannekoek de 1938 qui osa définir l'URSS, «patrie socialiste» stalinienne, si chère aux Éditions Delga, comme capitaliste d'État.

<sup>18</sup> «Damit haben sie die Entwicklungslehre zur Grundlage der Weltanschauung der weitesten Bevölkerungskreise gemacht». La traduction que nous donnons se base sur l'édition allemande de 1914.

<sup>19</sup> «La cité fait partie des choses naturelles, et l'homme est par nature un animal politique, et celui qui est sans cité – naturellement et non par le hasard des circonstances – est soit un être dégradé soit un être surhumain» (*Politika*, I, 2).

<sup>20</sup> Pannekoek 1914, chap. 6 : «Naturprinzip und Gesellschaftslehre».

<sup>21</sup> Ibid., chap. 6 et 9 Souligné par nous.

Si le mérite de Darwin fut d'avoir découvert «*le mécanisme du développement animal*», celui de Marx fut d'avoir démontré que le développement humain n'était pas un simple «mécanisme», mais le produit d'une histoire «*dans la société humaine*», où l'outil et le langage ont démultiplié les possibilités cognitives de l'espèce humaine, et donc sa capacité à transformer le monde naturel et vivant.

Reprenant la définition très connue donnée par Arthur Schopenhauer d'un être hybride, situé par-delà l'animal<sup>22</sup>, un *animal metaphysicum*, Pannekoek «libérait» l'homme de sa férocité animale en le dotant d'une essence double, autant rationnelle que morale, même si le 'rationnel' pouvait souvent être totalement 'immoral' :

*L'homme n'est pas une bête féroce.* En tant qu'être libre, moral, s'assignant un but plus élevé, il doit abolir l'action immodérée de la loi naturelle. Il peut adoucir ce combat et substituer un ordre universel rationnel et moral à celui de l'animalité<sup>23</sup>.

Pour appuyer cette assertion, Pannekoek s'appuyait sur l'ouvrage majeur de Darwin, *La Descendance de l'homme*<sup>24</sup>, mais aussi sur Kant, sans d'ailleurs évoquer son nom. Darwin, en effet affirmait que sa théorie qui valait pour le monde naturel animal comme pour le monde social humain démontrait l'existence d'une morale solidariste chez l'homme, qui non seulement était instinctive ou innée, mais reposait sur la fidélité et l'obéissance à une instance supérieure :

Le sens moral [...] le plus noble attribut de l'homme [...] le pousse à risquer, sans hésitation, sa vie pour celle d'un de ses semblables. [...] Il est probable qu'il reçoit héréditairement une tendance à la *fidélité* envers ses semblables et à *l'obéissance* envers le chef de la tribu, qualités communes à la plupart des animaux sociables. [...] Notre instinct de sympathie nous pousse à secourir les malheureux; la compassion est un des produits accidentels de cet instinct que nous avons acquis dans le principe, au même titre que les autres instincts sociables dont il fait partie<sup>25</sup>.

Darwin transformait ainsi l'être humain en un être moral idéal, doué d'*amour et de sympathie*, de sentiments d'ailleurs largement partagés par les animaux les plus sociables. Mieux, Darwin faisait cette étonnante proclamation kantienne :

Je ne veux point violer dans ma personne la dignité de l'humanité<sup>26</sup>.

Cette proclamation très humaniste pour une époque où régnait la course impitoyable au profit s'accompagnait aussi d'une réhabilitation des «sauvages» ou «barbares». Darwin notait que «*toutes les nations civilisées descendent de peuples barbares*». Bien plus, avant que cette thèse ne triomphe à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, il affirmait qu'il était «*probable que nos ancêtres primitifs ont vécu sur le continent africain plus tôt que partout ailleurs*»<sup>27</sup>.

Dans une citation isolée, Darwin s'élève même contre l'idéologie raciste, en parlant de «*prétendues races humaines*», qui proviennent en fait d'une «*souche primitive unique*»<sup>28</sup>.

C'est donc une vision totalement opposée à celle d'Ernst Haeckel qui défend une classification raciste et polygéniste dans son «tableau taxinomique des douze espèces et des trente-six races humaines». Haeckel, ouvertement pangermaniste, justifie ainsi «*l'extinction totale*» de groupes humains, comme les Hottentots : «*Nul peuple aux cheveux crépus n'a eu de véritable histoire*»<sup>29</sup>. Mais, il est vrai que Darwin, sur un ton apparemment

---

<sup>22</sup> Pannekoek ne cite pas d'ouvrage précis de Schopenhauer. Il fait sans doute référence à la très célèbre proclamation du philosophe : «*L'homme est un animal metaphysicum*» [*Metaphysische Tier*] (*Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, Paris, 1966, p. 851).

<sup>23</sup> «*Der Mensch ist keine Bestie. Als freie, sittliches Wesen, das sich höhere Ziele setzt, muss er das zügellose Walten dieses Naturgesetzes aufheben. Er kann den Kampf mildern und eine vernünftige, moralische Weltordnung an die Stelle der tierischen setzen*» [Chap. 5 : «*Der Darwinismus gegen den Sozialismus*»]. Le soulignement en gras est de nous. Pannekoek nie ici que l'homme soit **aussi** un prédateur (*Bestie*, bête de proie).

<sup>24</sup> Traduit aussi par *La Filiation de l'homme*. Pour la traduction, voir, entre autres, l'édition française de 2006 publiée par L'Harmattan.

<sup>25</sup> Darwin, *ibid.*, p. 103, 116, 146. Les italiques sont de nous.

<sup>26</sup> Darwin, *ibid.* La citation correcte est celle-ci : «*Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui, toujours en même temps comme fin, jamais simplement comme moyen*» [*Fondations de la métaphysique des mœurs*, Flammarion, 1994, p. 108].

<sup>27</sup> Darwin, *ibid.*, p. 157 et 169.

<sup>28</sup> Darwin, *ibid.*, p. 189.

<sup>29</sup> Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, 1922, p. 518-519. La première édition (1868) paraît avant *La descendance de l'homme* (1871).

«neutre», constate que les «*racés civilisés*» triompheront finalement des «*racés sauvages*» inférieures, au terme d'un processus d'extermination :

Dans un avenir assez proche, si nous comptons en siècles, les *racés humaines civilisés* auront très certainement exterminé et remplacé les *racés sauvages* dans le monde entier<sup>30</sup>.

Cette compassion darwinienne pour les plus faibles, dans une époque de barbare ascension du Capital, a été transformée par certains darwiniens en une 'morale du cœur', réhabilitant «*les défavorisés*»<sup>31</sup>. Sans tenir compte de l'ère génocidaire que le colonialisme et l'impérialisme ont initiée depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour culminer au XX<sup>e</sup> siècle, de doctes savants élaborent une eschatologie de la vertu morale triomphante :

Au sein de l'humanité, (on observe) l'émergence et la *victoire tendancielle des conduites altruistes et solidaires* face à la loi antérieure de la concurrence<sup>32</sup>.

C'est faire silence sur le fait que la «victoire tendancielle» de l'altruisme et du 'solidarisme', manifeste dans les périodes révolutionnaires (Commune de Paris, Révolution russe), présente bien souvent un aspect artificiel : cette «victoire» correspond en fait à la mise en place de la PHILANTHROPIE CAPITALISTE, où il s'agit d'éviter que les «pauvres», victimes de leurs «mauvais instincts» ne viennent renverser l'ordre dominant pour instaurer un ordre radicalement différent fondé sur la gestion des biens communs. À son époque, Marx – contre Proudhon – avait souligné que la classe bourgeoise avait préconisé une politique humanitaire et philanthropique, pour éviter tout chamboulement révolutionnaire, dont l'enjeu était la victoire de la classe émergente sur la classe capitaliste. La politique humanitaire et philanthropique n'est pas très éloignée de celle préconisée par les darwiniens humanistes (et non les darwinistes sociaux totalement libertariens) :

[L'école *humanitaire*] cherche, par acquis de conscience, à pallier tant soit peu les contrastes réels; elle déplore sincèrement la détresse du prolétariat, la concurrence effrénée des bourgeois entre eux-mêmes; elle conseille aux ouvriers d'être sobres de bien travailler et de faire peu d'enfants. [...] L'école *philanthrope* est l'école *humanitaire* perfectionnée. Elle nie la nécessité de l'antagonisme; elle veut faire de tous les hommes des bourgeois; elle veut réaliser la théorie en tant qu'elle se distingue de la pratique et qu'elle ne renferme pas d'antagonisme. [...] Les philanthropes veulent donc conserver les catégories qui expriment les rapports bourgeois, sans avoir l'antagonisme qui les constitue et qui en est inséparable. Ils s'imaginent combattre sérieusement la pratique bourgeoise, et ils sont plus bourgeois que les autres<sup>33</sup>.

En fait cette compassion darwinienne, que l'on peut qualifier d'«humanitaire» ou «philanthropique», a vite trouvé ses limites avec l'idéologie brutale de la nation impérialiste, dont le mot d'ordre était : «*Exterminez toutes ces brutes !*»<sup>34</sup>. C'est Darwin lui-même, et pas seulement ses épigones darwiniens, qui se laisse porter par une exaltation de l'impérialisme colonial britannique, qui serait le paragon de la vertu civilisatrice :

Comme colonisateurs, les Anglais ont manifesté une supériorité remarquable par rapport à d'autres nations européennes<sup>35</sup>.

Citant élogieusement les vues de William Rathbone Greg (1809-1881) et de Francis Galton (1822-1911) sur les Irlandais catholiques, Darwin reprend à son compte des préjugés racistes, n'hésitant pas à parler de «race inférieure» :

<sup>30</sup> *La Descendance de l'homme*, op. cit., p. 170.

<sup>31</sup> Patrick Tort, co-éditeur (avec une petite équipe du CCI) de la traduction du hollandais *Darwinisme en marxisme*, se risque à écrire que la 'morale' darwinienne est une «*morale de la réhabilitation des faibles et de l'aide aux défavorisés*» (op. cit., p. 19).

<sup>32</sup> Patrick Tort, *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, PUF, 1996, tome II, article «Instincts sociaux». Souligné par nous. Le même auteur affirme que la compassion, qu'il nomme «sympathie» est naturellement «internationaliste», abolissant «nations et races» : «... *une barrière artificielle ne peut empêcher les (sentiments de sympathie) de s'étendre à tous les hommes de toutes les nations et de toutes les races*» [op. cit., tome III, article «Sympathie»]. Une conception toute ANGLIQUE OU ÉVANGÉLIQUE qui fait abstraction de l'existence d'un féroce système capitaliste qui élève la HAINE DE L'AUTRE, du concurrent, de l'ennemi, de l'inférieur économique et/ou «racial» au rang de sublime vertu.

<sup>33</sup> *Misère de la philosophie*, Éditions sociales, Paris, 1968, p. 132-133.

<sup>34</sup> Cf. Sven Lindqvist, *Exterminez toutes ces brutes*, Le Serpent à plumes, 1998 [trad. du suédois par Alain Gnaedig]. Un «gentleman» britannique, contemporain de Darwin, Frederick Farrar (1831-1903), honorable théologien, membre de l'Ethnographical Society de Londres, plus tard chapelain de sa Très Gracieuse Majesté, écrivait en 1866 : « ... *toutes ces myriades fourmillantes n'ont jamais produit un seul homme dont le nom soit d'une quelconque importance dans l'histoire de notre race. Si elles étaient toutes noyées demain par un immense déluge, elles ne laisseraient aucune trace derrière elles, si ce n'est leur trace organique. Et je les appelle des sauvages irrécupérables...* [parce que] *bien loin d'être influencés par la civilisation, celle-ci les fait disparaître, aussi sûrement et nettement que la neige bat en retraite sous l'avancée des rayons du soleil*». Quand Darwin mourut, Frederick Farrar obtint l'autorisation de l'Église anglicane pour l'enterrer à l'abbaye de Westminster. C'est lui qui se chargea du sermon.

<sup>35</sup> Darwin, op. cit., p. 150. Darwin donne pourtant dans le même ouvrage l'exemple de la Tasmanie, évoquant «*la fameuse chasse aux sauvages, à laquelle prirent part tous les colons, et il ne restait plus que 120 Tasmaniens qui firent leur soumission entre les mains des autorités anglaises et à qui on voulut bien accorder la vie*» (op. cit., p. 201).

Les Irlandais, malpropres, sans ambitions et insoucians se multiplient comme des lapins. [...] Dans l'éternelle lutte pour l'existence, c'est la race inférieure et la moins favorisée qui aura prévalu, et cela, non en vertu de ses bonnes qualités, mais en vertu de ses défauts<sup>36</sup>.

La 'morale du cœur' darwinienne s'inscrivait sur une carte du tendre, où les classes privilégiées, nécessairement «des plus intelligentes», se plaçaient au centre d'un 'cercle vertueux' national, où triomphe toujours l'«excellence» des *gentlemen*, devisant dans leurs clubs sur l'avenir glorieux du capitalisme britannique :

[...] les membres les plus intelligents finissent par l'emporter dans le cours des temps sur les membres inférieurs de la même communauté et laissent des descendants plus nombreux (*sic*); or c'est là une forme de la sélection naturelle. [...] [C'est un] haut degré d'excellence, pratiqué par les hommes les plus distingués (*sic*), incorporé dans les lois, les coutumes et les traditions de la Nation, et exigé par l'opinion publique<sup>37</sup>.

On notera que Pannekoek, qui a lu attentivement l'ouvrage de Darwin *La Descendance de l'homme* et a fait sien sa doctrine des «instincts sociaux»<sup>38</sup>, n'évoque pas ces préjugés de Darwin sur les Irlandais et les «races inférieures» ou «sauvages» – amenées à disparaître de la surface de la Terre<sup>39</sup> –, ainsi que sur son adhésion zélée à l'idéologie des «gentlemen» britanniques («les plus distingués»).

Il s'agit d'abord pour Pannekoek d'opposer une doctrine darwinienne plus humaine à la sauvagerie assumée du darwinisme social et de les rendre en quelque sorte étanches l'un à l'autre.

À ce point de son analyse, Pannekoek semble revenir – via cette doctrine des «instincts sociaux» naturels, qui relève ici plus de l'analyse phénoménologique et empirique que de la démonstration scientifique irréfutable<sup>40</sup> – à un cadre kantien hérité de la philosophie des Lumières. Pannekoek proclame : «*alle Menschen Brüder sind*» [«tous les hommes sont frères»]<sup>41</sup>. Il estime que le sentiment cosmopolitique et collectif, même balbutiant, est déjà universel, voire «éternel», d'autant plus que croissent les sentiments sociaux, autrement dit les sentiments classistes :

Si nous considérons notre propre époque, nous constatons que l'humanité tout entière forme de plus en plus, sur le plan économique, une unité, même si celle-ci demeure très lâche. [...] Il existe un **sentiment cosmopolitique** (*Weltbürgerschaft*), fût-il très abstrait, **qui s'étend à tous les peuples civilisés**. Beaucoup plus fort est le sentiment d'appartenance nationale, surtout chez la bourgeoisie, parce que les nations sont des associations bourgeoises rigides, se combattant mutuellement [...] Les sentiments les plus forts sont les sentiments sociaux à l'égard des membres de la même classe, parce que les classes sont les véritables unités sociales [...] Les membres individuels d'un groupe ou d'une tribu meurent, mais **l'ensemble est pour ainsi dire éternel**<sup>42</sup>.

Ce mot d'éternel est certainement de trop dans un raisonnement qui se réclame du matérialisme historique de Marx et Engels.

#### *Un matérialisme dialectique peu historique ?*

L'analyse de Pannekoek, sur le plan du matérialisme historique, repose parfois sur des connaissances floues, voire des préjugés liés à son aire géographique d'appartenance. Pour Pannekoek, l'humanité à la fin de l'Antiquité semble se réduire au monde méditerranéen, en ignorant superbement le monde chinois et le monde indien avec lequel commerçait depuis longtemps l'Empire romain :

<sup>36</sup> Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 150.

<sup>37</sup> Ibid., p. 155.

<sup>38</sup> Pannekoek 1914 : «*Ces instincts (sociaux) se seront d'abord développés sous l'effet de l'habitude et de la nécessité. Ces instincts deviennent les traits les plus saillants, les plus décisifs, pour décider de qui l'emportera dans la lutte pour l'existence*» [chap. 7 : «*Das gesellschaftliche Zusammenleben*»].

<sup>39</sup> «*Dans quelque période future, pas trop éloignée si l'on compte en siècles, les races civilisées de l'homme extermineront et remplaceront presque certainement les races sauvages dans le monde entier*» [Darwin, *The Descent of Man*, New York, 1874, p. 178].

<sup>40</sup> Pannekoek définit ces instincts sociaux comme une force qui maintient les animaux réunis et qui permet ainsi «la survie du groupe». Chez les hommes, elle implique «sacrifice de soi, bravoure, discipline, loyauté et rigueur», qualités qui sont plus le fait du «*zōon politikon*» de la Cité d'Aristote que du «*zōon*» du naturaliste.

<sup>41</sup> Op. cit., chap. 7 («*Das gesellschaftliche Zusammenleben*»). Une sélection des pensées du mahatma Gandhi, publiée en 1958 à Genève par l'UNESCO, porte le titre : «*All men are brothers*».

<sup>42</sup> Pannekoek 1914, ibid., chap. 7 : «*Das gesellschaftliche Zusammenleben*» et chap. 8 : «*Werkzeuge, Denken und Sprache*».



[...] à la fin de de l'Antiquité, nous trouvons toute l'humanité alors connue rassemblée autour de la Méditerranée, formant une unité dans l'Empire universel de Rome<sup>43</sup>.

Tout aussi approximative est son analyse du Moyen Âge, qu'il considère comme un bloc immuable du VII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Toute cette période, pour Pannekoek, est purement féodale et reste arriérée, sur le plan de l'outillage, jusqu'à la fin. Socialement, les deux classes existantes dominantes étaient, selon lui, la noblesse (*Adeltum*) et la petite-bourgeoise (*Kleinbürgertum*), ignorant le capitalisme bancaire et industriel en plein développement en Italie et en Flandre<sup>44</sup>, ignorant aussi la formation d'un prolétariat dans le textile et la métallurgie, un prolétariat qui se souleva à Bruges (1375), Ypres et à Florence (*Ciampi*, 1378)<sup>45</sup> et se heurta à une bourgeoisie qui, même à la tête du gouvernement des communes, n'avait nulle intention de lui accorder la moindre «liberté».

Son analyse du capitalisme ascendant, règne d'une liberté absolue pour le Capital, est très approximative. On peut ainsi lire, dans un passage de cette brochure, cette étonnante assertion :

Lorsque la bourgeoisie se fut emparée du pouvoir politique et qu'elle eut fait prédominer l'ordre économique capitaliste, elle commença par se débarrasser des entraves féodales et par **rendre les hommes libres**<sup>46</sup>.

Dans sa polémique contre Proudhon, Marx avait déjà insisté fortement, dès 1846, sur le développement d'un capitalisme industriel et commercial s'appuyant sur le mode de production esclavagiste, en particulier aux USA :

L'esclavage direct est le pivot de notre industrialisation contemporaine autant que les machines, les crédits, etc. [...] Sans esclavage il n'y a pas de coton et sans coton il n'y a pas d'industrie moderne. C'est l'esclavage qui a donné de la valeur aux colonies; ce sont les colonies qui ont créé le commerce mondial; c'est le commerce mondial qui est la condition sine qua non de l'industrie mécanisée à grande échelle<sup>47</sup>.

Sans compter le développement du travail forcé dans les colonies, comme au Congo et dans les Indes néerlandaises, et Pannekoek n'ignorait nullement la situation tragique de ces nouveaux esclaves, dont le sort était aussi misérable, parfois plus, que celui des prolétaires pourrissant dans les bagnes industriels salariés ou asservis à la terre dans d'immenses latifundia. Cet état d'esclavage réel fut d'ailleurs l'une des causes du déclenchement de la révolution mondiale en Russie en 1917, comme le souligne maintes fois Pannekoek lui-même dans ses articles<sup>48</sup> jusqu'à la publication des *Conseils ouvriers* en 1946.

Pannekoek, dans sa brochure, écrite en 1909, semble parfois être la victime d'une certaine vulgate marxiste qui prédomine dans le mouvement ouvrier social-démocrate. On trouve, par exemple, cette assertion désarmante de naïveté qui considère la taille et la puissance des machines comme la raison ultime du mode de production. On peut ainsi lire cette envolée «historique» qui résume un matérialisme vulgaire, fort répandu dans la social-démocratie de l'époque, repris ensuite par le stalinisme, mais que Pannekoek combattit fortement après 1920, en particulier dans son *Lénine philosophe* (1938) et son *Anthropogénèse* (1944)<sup>49</sup> :

Les formes prises par le travail, les rapports de production dépendent des outils utilisés, de la technique, des forces productives en général. C'est parce qu'au Moyen Âge on travaillait avec de petits outils – alors qu'aujourd'hui on utilise de grosses machines – que dominait à cette époque le petit artisanat et le féodalisme, alors qu'aujourd'hui domine à grande

<sup>43</sup> Ibid., chap. 7 : «*Das gesellschaftliche Zusammenleben*». La connaissance de la Chine et de l'Inde comme unités de civilisation était déjà largement répandue à Rome pour qu'Horace, Virgile, Properce, Strabon, Pomponius Méla, Pline, Denys le Périégète, Stace, Martial et Juvénal désignent sous le terme de SÈRES l'empire chinois, appelé par les Indiens TCHINA [Joseph-Toussaint Reinaud, «Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois», in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1863, p. 67-108].

<sup>44</sup> Cf. Jean Gimpel, *La Révolution industrielle au Moyen Âge*, Seuil, 2002.

<sup>45</sup> Cf. W. H. TeBrake, *A plague of insurrection. Popular politics and peasant revolts in Flanders, 1323-1328*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1993; et Alessandro Stella, *La révolte des Ciampi. Les hommes, les lieux, le travail*, EHESS, Paris, 1993.

<sup>46</sup> Chap. 10 : «*Kapitalismus und Sozialismus*».

<sup>47</sup> Marx, *Misère de la philosophie* (1847), Payot-Rivages, 2002.

<sup>48</sup> Cf. Pannekoek, «Au sujet du Parti communiste», juin 1936 : «*L'appel à la révolution mondiale constitua le grand cri de ralliement. Il fut entendu dans tous les coins du monde, en Europe, en Asie, en Amérique, par tous les peuples opprimés, et les travailleurs se soulevèrent, guidés par l'exemple russe, conscients que la guerre avait ébranlé le capitalisme jusque dans ses tréfonds et que les crises économiques ne pouvaient que l'affaiblir davantage*» [https://www.marxists.org/francais/pannekoek/works/1936/06/pannekoek\_19360600.htm].

<sup>49</sup> *Anthropogenesis – A Study of the Origin of Man* : https://www.marxists.org/archive/pannekoek/1944/anthropogenesis.htm.

échelle le capitalisme; c'est pourquoi on avait alors la noblesse féodale et la petite bourgeoisie (*Kleinbürgertum*), alors qu'actuellement bourgeoisie et prolétariat constituent les classes les plus importantes<sup>50</sup>.

L'outil tranchant du «matérialisme historique» utilisé par Pannekoek semble même quelque peu émoussé, lorsqu'il se risque à écrire que «**la nature est restée identique tout au long de l'histoire humaine**». C'est non seulement remettre en cause le concept de VARIATION qui anime toute l'œuvre de Darwin, et que Pannekoek évoque à plusieurs reprises, mais reléguer aux oubliettes cette idée fondamentale que ce que l'on appelait jadis une HISTOIRE NATURELLE des êtres vivants est bien une HISTOIRE DE LA NATURE VIVANTE depuis trois milliards d'années environ<sup>51</sup>.

L'intérêt de cette brochure de Pannekoek se trouve donc moins dans son utilisation approximative du «matérialisme historique» (et son intérêt certain pour la doctrine darwinienne des «instincts sociaux») que dans sa conception du marxisme comme «**arme du prolétariat**». Le marxisme s'oppose à l'idéologie du darwinisme social, «**arme de la bourgeoisie**», «**d'emblée adopté avec ardeur par la bourgeoisie**». Celle-ci en effet se rallie à un 'matérialisme blindé', où l'idée chrétienne que «*les premiers seront les derniers et les derniers les premiers*» au paradis terrestre ou céleste est devenue un crime de lèse-capitalisme, qui mérite bien que l'on se débarrasse sans tarder de la tradition biblique<sup>52</sup>.

Pannekoek démontait la mécanique du «darwinisme social», devenu une arme essentielle de l'idéologie bourgeoise. Il rappelait que Darwin, malgré sa profession de foi kantienne de 1871, avait joué un rôle majeur dans la formation de l'idéologie bourgeoise de la lutte des «plus aptes», des plus «intelligents», des «*gentlemen*» pour asseoir leur domination sur les «inférieurs», «les plus faibles» condamnés à disparaître :

Le combat darwinien pour l'existence a trouvé son modèle dans la concurrence capitaliste; à l'inverse, la concurrence capitaliste fut comparée à la lutte animale pour l'existence : elle fut alors élevée à la dignité de loi naturelle. [Pour Darwin] les plus aptes (*die Passendsten*) survivront. La lutte pour l'existence provoque la sélection naturelle (*Naturlause*)<sup>53</sup>.

Spencer, en Angleterre, et Haeckel, en Allemagne, ne firent que pousser jusqu'à ses ultimes limites la logique du raisonnement darwinien, devenu celui du darwinisme social. Pour Spencer, ce fut l'occasion de développer une idéologie capitaliste libertarienne, obsédée par le danger d'une dégénérescence de son système sous l'effet de la révolte des «races inférieures» qu'il s'agit de contenir, sinon d'épurer avec la dernière énergie :

La lutte pour l'existence est en même temps un procès d'épuration de la race (*Reinigungsprozess der Rasse*), la protégeant ainsi contre la dégénérescence. Tel est l'effet bénéfique de cette lutte<sup>54</sup>.

L'ennemi, pour la classe dominante, était en premier lieu le socialisme marxiste, tirant sa force vampirique des millions d'exploités vivant sous le talon de fer du capitalisme. L'idéologie d'un Spencer comme d'un Haeckel est celle d'une classe dominante se sentant menacée dans son existence. Pour ces défenseurs de la «RACE» et de la «CIVILISATION», le progrès du capitalisme<sup>55</sup> ne pouvait qu'être indéfini, à moins que de «*nouveaux barbares*», les prolétaires, les «*basses classes*», ne viennent instaurer le communisme, débouchant pour eux sur «*le retour à la barbarie et à l'état d'origine et animal de peuples grossiers vivant à l'état de nature*»<sup>56</sup>.

Le bénéfice secondaire du darwinisme pour la bourgeoisie était de lui assurer un pouvoir hégémonique, sans partage, en réduisant à néant le pouvoir de l'Église et de l'aristocratie, en se servant de l'autorité de la science élevée au rang de nouvelle religion de la bourgeoisie. En Allemagne, en particulier, où

Le darwinisme servit d'arme à la bourgeoisie dans sa lutte contre les classes féodales, la noblesse, le clergé et les princes. C'était une lutte entièrement différente de celle du prolétariat. La bourgeoisie n'était pas une classe exploitée luttant pour abolir l'exploitation. Non, ce qu'elle voulait c'était se débarrasser de la domination des vieilles puissances qui faisaient obstacle

<sup>50</sup> Ibid., chap. 2 : «*Der Marxismus*».

<sup>51</sup> Cf. François Jacob : « [...]... chaque organisme vivant aujourd'hui représente le dernier maillon d'une chaîne ininterrompue sur laquelle trois milliards d'années. **Les êtres vivants sont en fait des structures historiques; ce sont littéralement des créations de l'histoire** » [*Le jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*, Fayard, Paris, 1981].

<sup>52</sup> Ibid., chap 4 : «*Der Darwinismus im Klassenkampf*». Pannekoek, précise dans ce passage, qu'il n'en fut pas de même en Angleterre, où la position de la bourgeoisie, assurée depuis plusieurs siècles, reposait sur le compromis entre le trône et l'autel anglicans.

<sup>53</sup> Idem,

<sup>54</sup> Spencer cité par Pannekoek, op. cit., chap. 5 : «*Der Darwinismus gegen den Sozialismus*».

<sup>55</sup> Dans la *Descendance de l'homme*, op. cit., p. 158, Darwin affirmait que le «*progrès l'avait généralement emporté sur la rétrogradation*».

<sup>56</sup> Citation de Haeckel (1892) donnée par Pannekoek, chap. 5.

à sa propre domination. [...] Que pouvaient lui opposer les anciennes classes, ces classes qui étaient devenues autant de parasites inutiles et stériles ? Elles évoquaient simplement la tradition et l'ancien droit divin qui se transmettait de génération en génération... C'est pour défendre ses propres intérêts que la bourgeoisie s'est trouvée dans l'obligation de ruiner le caractère sacré de cette tradition et la vérité de la religion. La science s'apposait à la croyance et les lois de la nature, nouvellement découvertes, à la révélation<sup>57</sup>.

En fait, les lois darwiniennes ne faisaient que transposer du domaine animal dans le domaine humain la lutte du capitalisme pour DOMINER (et ÉCRASER) et la société et la nature. Ces prétendues lois immuables, en fait les lois de la concurrence, devenaient le «*fondement scientifique de l'inégalité*» de la société bourgeoise, permettant que «*triomphent les meilleurs, tandis que les mauvais disparaissent*».

En réalité, comme le souligne avec force Pannekoek, ces lois conduisent directement à la liquidation des potentialités de chacun, au triomphe sans vergogne du monde négatif de l'avoir sur celui de l'être social. Dans la lutte pour l'existence, sous le capitalisme,

Ce ne sont pas les qualités personnelles, mais la possession d'argent, la richesse qui décident du succès dans la lutte pour l'existence<sup>58</sup>.

La conséquence n'en est pas l'accélération du «*progrès*» [au seul profit des «*gens de bien (s)*»!], mythe propagé aussi bien par les positivistes que par les darwinistes, mais bien l'accélération de la décadence des sociétés humaines :

[...] il n'y a pas de progrès moral, mais bien plutôt une détérioration (*Verschlechterung*) de l'humanité<sup>59</sup>.

Face au désordre d'un monde irrationnel, où l'exploité est livré à la concurrence la plus féroce et soumis à des salaires de misère, ne suffisant même pas à ses propres besoins, le marxisme se donne pour tâche de

remplacer l'ordre animal par un ordre humain, rationnel et moral, à l'échelle du monde<sup>60</sup>.

Montrant que le langage, la pensée et la conscience étaient le propre de l'homme dont le «*combat ne peut pas être mené sur les principes du monde animal*», Pannekoek soulignait la différence fondamentale entre matérialisme bourgeois et socialisme marxiste, le maintien ou la suppression de toute inégalité, le maintien ou la suppression d'une concurrence féroce entre les travailleurs, où domine non la solidarité mais la guerre de tous contre tous :

Le socialisme a pour prémisses fondamentales l'égalité naturelle entre les hommes et veut inscrire dans les faits leur égalité sociale. [...] Cela signifie que la lutte pour l'existence à l'intérieur du monde humain cesse. Elle sera encore menée, extérieurement, non plus comme concurrence contre des congénères, mais comme lutte pour la subsistance **contre la nature** (*als Kampf um den Lebensunterhalt gegen die Natur*). Le développement de la technique et de la science qui l'accompagne fait que cette lutte peut à peine être qualifiée de telle. La **Nature a été soumise à l'Homme** (*die Natur ist den Menschen untertan geworden*) et lui offre pour un effort moindre une subsistance plus sûre et surabondante (*überflüssig*)<sup>61</sup>.

Dans les ultimes paragraphes de cette brochure, une inquiétante utopie montrait le bout du nez. La Nature, transformée par une force antagoniste (*gegen*), devenait un pays de cocagne, où le nécessaire devenait superflu, grâce aux deux cuillères du forceps : la Technique et la Science. Un binôme qui était dans toutes les équations du scientisme, et que d'ailleurs Pannekoek dénoncera à partir des années 1930, **en attaquant de front l'idéologie stalinienne, mise en place depuis 1925, celle de la «construction du socialisme» dans la «patrie soviétique»**<sup>62</sup>.

<sup>57</sup> Idem, chap. 4 : «*Der Darwinismus im Klassenkampf*».

<sup>58</sup> Idem, chap. 5 : «*Der Darwinismus gegen den Sozialismus*».

<sup>59</sup> Ibid. Cette idée, qui apparaissait de façon récurrente dans la littérature religieuse, fut développée dans un sens socialiste par Emil Richter, dans son livre *Menschheit und Capital. Studien über Bewegung und Verhältnisse einflußreicher Erscheinungen des Lebens und der allgemeinen Entwicklung*, Leipzig, en 1872 & 1878. Ce livre était une attaque systématique contre le libéralisme qui menait l'humanité à sa perte par son inextinguible soif de profit. L'alternative au libéralisme était la *Gesellschaftlichkeit* (sociabilité), c'est-à-dire le *Socialismus* (socialisme).

<sup>60</sup> Ibid.

<sup>61</sup> Idem, p. 20 et 44. Souligné par nous. *Überflüssig*, outre ce sens de «superflu», a aussi le sens de «gratuit». On peut lire, dans ce sens, cette réflexion de Bastiat sur le prétendu «don gratuit» de la nature : «*La vérité est que l'utilité produite par la nature est gratuite, partant commune, ainsi que celle produite par les instruments de travail. Elle est gratuite et commune à une conduite [condition] : c'est de se donner la peine, c'est de se rendre à soi-même le service de la recueillir...*» [Frédéric Bastiat, *Œuvres complètes*, tome sixième, *Harmonies économiques*, Guillaumin et C<sup>ie</sup>, 1870, Paris, p. 186].

<sup>62</sup> Cf. notre travail d'édition et de traduction d'un ouvrage majeur de Pannekoek : *Lénine philosophe*, éd. Moto proprio, 2015.

\*  
\* \*

### *L'homme naturel contre la nature ?*

Dans la conclusion de sa brochure *Darwinismus und Marxismus*, Pannekoek semblait adhérer à la «leçon» du philosophe utilitariste Stuart Mill, *Sur la nature* (1874), où celui-ci faisait de la «mère nature» une mauvaise marâtre contre laquelle l'homme (*capitaliste*) devait utiliser violence et ruse pour la soumettre à sa volonté :

Tout le monde déclare approuver et admirer nombre de grandes victoires de l'art sur la nature [...] Mais louer ces exploits et d'autres similaires, c'est admettre qu'il faut soumettre les voies de la nature et non pas leur obéir; c'est reconnaître que les puissances de la nature sont souvent *en position d'ennemi* face à l'homme, qui doit user de *force et d'ingéniosité* afin de lui *arracher* pour son propre usage le peu dont il est capable [...]<sup>63</sup>.

Cette philosophie utilitariste n'est guère différente de celle des grands groupes capitalistes qui, aujourd'hui comme hier, partout sur la planète Terre, déclarent une guerre sans merci à la nature pour mieux la piller et lui faire rendre gorge jusqu'au dernier atome possible de profit, jusqu'à la meurtrir au dernier degré<sup>64</sup>.

Mais peut-on affirmer que Marx, au nom d'un prétendu mythe prométhéen<sup>65</sup>, aurait déclaré la guerre à la nature pour mieux la dominer ? C'est ce que semble affirmer le philosophe Alfred Schmidt, qui fut aussi en 1962 l'éditeur allemand de *Lénine philosophe* de Pannekoek. Pour lui, dans une société socialiste, en raison de la permanence du règne de la nécessité et des particularités de l'histoire humaine, les hommes se comporteront à l'égard de la nature *en se l'appropriant et en la combattant*<sup>66</sup>.

Cette idée découle d'une analyse de Marx dans les *Grundrisse* (Manuscrits de 1857-1858), où Marx célèbre la «*grande influence civilisatrice du capital*» :

[...] c'est seulement le capital qui crée la société civile bourgeoise et développe l'appropriation universelle de la nature et de la connexion sociale elle-même par les membres de la société. *D'où la grande influence civilisatrice du capital*. Le fait qu'il produise un niveau de société par rapport auquel tous les autres niveaux antérieurs n'apparaissent que comme des développements locaux de l'humanité et comme une idolâtrie naturelle. C'est seulement avec lui que *la nature devient un pur objet pour l'homme, une pure affaire d'utilité*, qu'elle cesse d'être reconnue comme une puissance en soi; et même la connaissance théorique de ses lois autonomes n'apparaît elle-même que comme une ruse visant à la soumettre aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production. Le capital, selon cette tendance, entraîne aussi bien au-delà des barrières et des préjugés nationaux que de la divinisation de la nature et de la satisfaction traditionnelle des besoins, modestement circonscrite à l'intérieur déterminées et de la reproduction de l'ancien mode de vie. *Il détruit et révolutionne constamment tout cela, renversant tous les obstacles qui freinent le développement des forces productives...*<sup>67</sup>

Marx contre la nature ? C'est faire fi un peu vite de l'analyse scientifique de Marx décrivant le développement gigantesque des forces productives opéré par un capital qui s'empare purement et simplement de toute la nature. Pour le trotskyste et éco-socialiste Michael Löwy, il y a bien chez Marx une certaine idolâtrie des forces productives : «*l'on trouve souvent chez Marx ou Engels (et encore plus dans le marxisme ultérieur) une tendance à faire du 'développement des forces productives' le principal vecteur du progrès, et une posture peu critique envers la civilisation industrielle, notamment dans son rapport destructeur à l'environnement*»<sup>68</sup>. C'est confondre

<sup>63</sup> *Sur la nature*, La Découverte, Paris, 2003. Souligné par nous.

<sup>64</sup> La multinationale américaine Monsanto (absorbée en 2018 par Bayer, autre grand spécialiste de la destruction de l'écosystème), dans une publicité pour une débroussailluse, poussait ce cri de guerre : «*Meurtrissez la nature !*» [Cité par Christian Godin, *La haine de la nature*, Champ Vallon, Seyssel, 2012]. Monsanto a été accusée en 2017 d'écocide et de crimes contre l'humanité pour sa commercialisation de produits toxiques ayant causé la mort de milliers de personnes, comme les polychlorobiphényles (PCB), le glyphosate – utilisé dans des herbicides comme le *Roundup* –, ou encore l'acide 2,4,5-trichlorophénoxyacétique, l'«agent orange» utilisé par l'armée US durant la guerre du Vietnam.

<sup>65</sup> John Bellamy Foster note, dans une interview donnée à Médiapart (avril 2016), à propos du «prométhéisme» de Marx : «*Le mythe du don du feu a été à l'origine interprété comme celui du don de la connaissance, assimilée à un éclaircissement. Et c'est bien ainsi que Marx l'entendait. C'est seulement plus tard que le feu ainsi donné a pu être interprété aussi comme puissance matérielle, aliment des moteurs et base de l'industrialisation*».

<sup>66</sup> Alfred Schmidt, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx*, Europäische Verlagsanstalt, Francfort, 1962 [Traduction française : *Le concept de nature chez Marx*, PUF, Paris, 1994].

<sup>67</sup> Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits «Grundrisse»*, Éditions sociales, Paris, 2011, p. 371 (Introduction, notes et édition de Jean-Pierre Lefebvre).

<sup>68</sup> Michael Löwy, «De Marx à l'écosocialisme», *Écologie et Politique* n° 24, Presses de Sciences Po, Paris, 2002, p. 29-41.

un peu vite la position de Marx et d'Engels avec celle des 'constructeurs de socialisme' (le «marxisme ultérieur» : Staline, Mao et Fidel Castro, etc.<sup>69</sup>)

Comme le note de manière remarquable John Bellamy Foster<sup>70</sup>, Marx, en travaillant, au début des années 1860, à la composition de son *Capital*, fut l'un des premiers à souligner la destruction de la nature par l'agriculture capitaliste moderne, en s'appuyant sur les travaux de Justus von Liebig (1803-1873) qui dénonçait la face négative de cette agriculture du point de vue des sciences naturelles<sup>71</sup>.

Dans le troisième livre du *Capital*, Marx note avec force que le système du profit capitaliste débilite la vie dans son ensemble, aussi bien celle des travailleurs que la force naturelle de la terre nourricière :

Si à l'origine [la grande industrie et la grande agriculture exploitée industriellement] se distinguent parce que la *première ravage et ruine davantage la force de travail, donc la force naturelle de l'homme, l'autre plus directement la force naturelle de la terre*, elles finissent, en se développant, par se donner la main : le système industriel à la campagne finissant par débiliter les ouvriers, et l'industrie et le commerce, de leur côté, fournissant à l'agriculture les moyens d'exploiter la terre<sup>72</sup>.

Marx dénonçait déjà, dans le premier livre du *Capital* le pillage généralisé du travailleur comme du sol, amenant à la ruine des ressources naturelles. Le «progrès capitaliste» mène finalement à la ruine de la terre :

[...] tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. [...] Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur<sup>73</sup>.

Et Engels dans les années 1878-1882 met déjà en garde contre une exploitation féroce de la nature, à laquelle l'homme appartient, réalité qui a été oubliée depuis l'Antiquité avec le triomphe du christianisme. Les «victoires» remportées sur la nature sont finalement aussi une défaite de l'humanité :

[...] ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. [...] Les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger comme quelqu'un qui est en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et à pouvoir nous en servir judicieusement. [...] Depuis les énormes progrès de la science de la nature au cours de ce siècle, nous sommes de plus en plus à même de connaître aussi les conséquences naturelles lointaines, tout au moins de nos actions les plus courantes dans le domaine de la production, et, par suite, d'apprendre à les maîtriser. Mais plus il en sera ainsi, plus les hommes non seulement sentiront, mais sauront à nouveau qu'ils ne font qu'un avec la nature, et plus deviendra impossible cette idée absurde et contre nature d'une opposition entre l'esprit et la matière, l'homme et la nature, l'âme et le corps, idée qui s'est répandue en Europe depuis le déclin de l'Antiquité classique et qui a connu avec le christianisme son développement le plus élevé<sup>74</sup>.

L'on voit donc, à la lumière de ces analyses de Marx et Engels, qu'il n'était nullement question de mener une guerre contre la nature pour assurer le développement des forces productives, et qu'un tel développement ne pouvait se concevoir que si l'humanité traitait l'environnement naturel comme «*son corps non organiques*»<sup>75</sup>.

Ce problème environnemental, Pannekoek lui-même en était d'ailleurs parfaitement conscient. Dans un article de 1909, donc *publié la même année que sa brochure*, il soulignait avec force que le capitalisme détruisait délibérément la nature pour maximiser ses profits. Il s'agissait donc de mettre fin au règne du Capital. Ici, Pannekoek se montrait plus radical que dans la dernière partie de sa brochure, sur la perspective du socialisme, où le lecteur ne savait pas vraiment quelles perspectives concrètes révolutionnaires se dégageaient de ce travail de Pannekoek. Dans l'article, intitulé «La destruction de la nature», Pannekoek montrait la voie

<sup>69</sup> L'article de Löwy se conclut par un appel au front unique anti-impérialiste entre «Rouges» et «Verts» : «... l'éco-socialisme... propose une stratégie d'alliance entre les 'rouges' et les 'verts', le mouvement ouvrier et l'écologie, et de solidarité avec les opprimés et exploités du Sud» (loc. cit., p. 39).

<sup>70</sup> John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Éditions Amsterdam, Paris, 2011. Titre de l'édition américaine : *The Ecological Revolution. – Making Peace with the Planet*, Monthly Review Press, New York, 2009.

<sup>71</sup> Marx, *Le Capital*, livre I, p. 566 [Jean-Pierre Lefebvre (éd.), Éditions sociales, 1983].

<sup>72</sup> *Le Capital*, livre III, p. 191-192. Souligné par nous.

<sup>73</sup> *Le Capital*, livre I, Éditions sociales, 1982, p. 565-567. Édition et traduction de Jean-Pierre Lefebvre.

<sup>74</sup> Engels, *La dialectique de la nature*, Éditions Sociales, Paris, 1977, p. 180-181. Traduction d'Émile Bottigelli.

<sup>75</sup> Manuscrits de 1844, Éditions sociales, 1968 (Présentation, traduction et notes d'Émile Bottigelli).

que devrait emprunter le prolétariat pour mettre fin à la chaîne de destructions successives – de la nature et des hommes – causées par le système capitaliste.

La lutte du communisme ne peut donc se résumer à une lutte simpliste pour les outils, pour la technique, donc pour une «meilleure» production, plus rationnelle et socialisée, même si celle-ci se déroule dans le cadre historique d'une lutte pour la possession de la technique, une lutte *«pour les meilleurs outils et les meilleures armes»*. Le problème n'était plus que les autres «races» de la Terre se retrouvent sur le même pied d'égalité technologique que la «race» européenne :

Les races, dont les ressources techniques sont développées au plus haut point, évincent les autres, se nantissent des meilleures terres, s'élèvent au niveau de la civilisation et soumettent les autres. La domination de la race européenne repose sur sa supériorité technique<sup>76</sup>.

Les données de la lutte du prolétariat changeaient. Il ne devait plus se contenter de s'emparer des « outils » créés par le capital pour les faire fonctionner à son profit. Ces outils étaient aussi ceux de l'humanité, une humanité qui devait sortir d'une guerre permanente contre la nature sans songer le moins du monde aux lendemains et à la préservation de la vie tout court. Le prolétariat, guidant l'humanité dans son combat, devait donc sauvegarder son environnement et cesser de le considérer comme une simple CHOSE INERTE, juste digne d'être exploitée pour les besoins de la production, qu'elle soit capitaliste ou «socialiste». Il APPARTENAIT DÉSORMAIS À L'HUMANITÉ DE PRENDRE EN MAINS SON DESTIN, **NON CONTRE LA NATURE, MAIS AVEC LA NATURE** :

Le capitalisme est une économie décérébrée qui ne peut réguler ses actes par la conscience de leurs effets. Mais son caractère dévastateur ne découle pas de ce seul fait. Au cours des siècles passés, les êtres humains ont exploité la nature de manière insensée sans penser à l'avenir de l'humanité tout entière. Mais leur pouvoir était réduit. La nature était si vaste et si puissante qu'avec leurs faibles moyens techniques, ils ne pouvaient lui faire subir que d'exceptionnels dommages. Le capitalisme, en revanche, a remplacé le besoin local par le besoin mondial, créé des moyens techniques pour exploiter la nature. Il s'agit alors d'énormes masses de matière qui subissent des moyens de destruction colossaux et sont déplacées par de puissants moyens de transport. La société sous le capitalisme peut être comparée à la force gigantesque d'un corps dépourvu de raison. Alors que le capitalisme développe une puissance sans limite, il dévaste simultanément l'environnement dont il vit de façon insensée. Seul le socialisme, qui peut donner à ce corps puissant conscience et action réfléchie, remplacera simultanément la dévastation de la nature par une économie raisonnable<sup>77</sup>.

*«Race», «sentiments moraux» et universalisme révolutionnaire du prolétariat*

Sur d'autres points l'analyse de Pannekoek restait bien insuffisante. Condamnant le darwinisme social, le marxiste hollandais restait prisonnier d'une problématique raciale qui avait envahi le champ idéologique de l'époque.

Pannekoek, comme la social-démocratie de son époque, reste prisonnier d'une certaine conception «racialiste», qui n'est en rien raciste, mais tend à diviser l'humanité entre branches supérieures et branches inférieures au niveau de la domination des forces productives.

Cette théorie racialiste servit d'abondance aux tendances social-impérialistes de la social-démocratie pour justifier les conquêtes coloniales en dépossédant, avec une parfaite «bonne conscience», les «sauvages» des droits immémoriaux de leurs communautés. On peut lire ainsi, dans un article paru dans l'organe théorique du SPD en 1896, cette phrase édifiante d'Eduard Bernstein, bientôt chef du courant révisionniste :

Nous condamnons et combattons certaines méthodes de sujétion des Sauvages (*Wilden*), mais non le fait qu'on les soumette et qu'on leur fasse admettre les droits d'une culture supérieure<sup>78</sup>.

Chez Pannekoek lui-même, le terme de «race» pourrait être aisément remplacé par celui de «population» voire de «civilisation», s'il avait pu tenir compte des premières recherches de l'anthropologie scientifique, dont l'essor se fit au lendemain de la première guerre mondiale.

<sup>76</sup> *Darwinismus und Marxismus*, chap. 9 : «Tierorgan und Menschenwerkzeug».

<sup>77</sup> <http://pantopolis.over-blog.com/2019/07/anton-pannekoek-la-destruction-de-la-nature-1909.html>

<sup>78</sup> Bernstein, «Die deutsche Sozialdemokratie und die türkischen Wirren», *Die Neue Zeit* n° 4, 1896-1897, p. 108-116. Cette position de Bernstein fut vivement condamnée par Karl Kautsky.

Pour sortir du darwinisme social, Pannekoek se révèle peu ou prou kantien, reprenant implicitement l'idée d'un homme moral car cosmopolitique, même s'il combat fermement le développement de l'idéologie néo-kantienne dans la social-démocratie<sup>79</sup>.

Mais, sur la voie de l'émancipation de l'humanité par le prolétariat, ce qui prédomine, ce sont les sentiments sociaux. Ceux-ci en devenant clairement conscients revêtent «*le caractère de sentiments moraux*». La lutte pour le socialisme se traduit par le surgissement d'une nouvelle morale, celle du prolétariat mettant fin à la «guerre de tous contre tous» évoquée par Hobbes dans son *Léviathan*.

Face au matérialisme vulgaire, Pannekoek souligne l'importance décisive du «travail intellectuel» (*Kopfarbeit*) chez l'homme, en particulier chez le producteur, idée reprise de Joseph Dietzgen :

[...] la pensée humaine, prétendument abstraite et rationnelle est une pensée conceptuelle qui s'élabore à l'aide de concepts. Nous ne pouvons désigner et retenir les concepts que par des noms. Toute pensée approfondie, toute extension de la connaissance doit commencer en opérant des distinctions grâce aux noms, soit en en créant de nouveaux soit en donnant aux anciens une signification plus précise. Le langage est le corps de la pensée, le seul matériau avec lequel peut s'édifier une science humaine<sup>80</sup>.

Et pour rabaisser la morgue de l'homme capitaliste qui prétendait qu'en dehors de sa «civilisation» tout n'avait été auparavant que «barbarie», Pannekoek prend plaisir à souligner que :

En substance, notre capacité de penser (*Denkvermögen*) n'est aujourd'hui ni plus ni mieux développée que celle des Grecs et des Romains, et peut-être même que celle des Germains [...]<sup>81</sup>.

Il appartient plus que jamais au prolétariat – la classe des exploités, la couche la plus nombreuse de la société humaine – de démontrer par sa praxis révolutionnaire qu'il est bien le seul héritier de toute l'humanité pensante depuis des millénaires. La classe des exploités devra d'abord exercer, socialement et politiquement, la «critique des armes», non seulement contre le capitalisme organisé, mais contre toute forme d'idéologie bourgeoise qui le maintient dans l'asservissement le plus total. Le darwinisme social, qui était professé naguère au plus haut niveau de l'État capitaliste et de ses universités, l'est en réalité sous la forme la plus insidieuse : celle de la «démocratie» inégalitaire, où une infime minorité de détenteurs de la puissance de l'argent écrase l'immense majorité des travailleurs manuels et intellectuels. La «démocratie» bourgeoise constitue aujourd'hui l'ennemi le plus redoutable du prolétariat. Le prolétariat ne pourra y mettre fin qu'en se constituant en partis politiques révolutionnaires, finalement en organisations de masse, à l'échelle mondiale : les CONSEILS OUVRIERS.

Le 31 octobre 2019,

Ph. Bourrinet.

---

<sup>79</sup> Voir notre ouvrage : *La Gauche communiste hollandaise*, moto proprio, 2018.

<sup>80</sup> *Darwinismus und Marxismus*, chap. 8 : «*Werkzeuge, Denken und Sprache*».

<sup>81</sup> Idem, chap. 9 : «*Tierorgan und Menschenwerkzeug*».

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	8
INTRODUCTION DU TRADUCTEUR ET ÉDITEUR	3
1. Le darwinisme	17
2. Le marxisme	22
3. Le marxisme et la lutte de classe	23
4. Le darwinisme et la lutte des classes	25
5. Le darwinisme contre le socialisme	28
6. Le principe naturel et la théorie sociale	32
7. Le vivre-ensemble social	34
8. Les outils, la pensée et le langage	38
9. Organe animal et outil humain	42
10. Capitalisme et socialisme	45



## Le darwinisme

Si l'on considère la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne trouve guère que deux savants (*Forscher*) qui auront autant dominé la vie de l'esprit humain (*Geistesleben der Menschen*). Ce sont DARWIN et MARX. Leur doctrine (*Lehren*) a révolutionné la vision du monde des grandes masses. Depuis des décennies, leurs noms sont sur toutes les lèvres, leurs doctrines sont au centre des luttes d'idées qui accompagnent les luttes sociales actuelles. La raison en est principalement la haute valeur scientifique de leurs enseignements.

L'importance scientifique tant du marxisme que du darwinisme réside dans l'application du concept d'évolution (*Entwicklung*)<sup>82</sup>, ici dans le domaine du monde organique, celui des organismes vivants, là dans celui du monde social. Or cette notion d'évolution n'était pas du tout nouvelle; le concept lui-même avait déjà été utilisé et le philosophe Hegel l'avait même placé au cœur de sa philosophie. Il est donc nécessaire d'indiquer plus précisément en quoi consistent les apports de Darwin et Marx dans ce domaine (*aus diesem Gebiete*).

La doctrine selon laquelle les plantes et les animaux ont évolué de façon différenciée (*sich auseinanderentwickeln*) remonte au siècle dernier. Dans le passé, en réponse à la question 'd'où proviennent les milliers et centaines de milliers d'espèces différentes d'animaux et plantes connues', on proclamait : 'lors de la Création du Monde, Dieu les a tous créés, chacun selon son espèce'. Cette théorie rudimentaire se conformait à l'expérience selon laquelle les animaux et les plantes connus, si l'on s'en tient aux plus anciennes données transmises (*nach den ältesten Nachrichten zu urteilen*), étaient toujours restés identiques à eux-mêmes. Dans le champ scientifique, cette expérience s'exprimait ainsi : *toutes les espèces sont immuables*<sup>83</sup> parce que les parents transmettent toujours leurs particularités à leurs enfants<sup>84</sup>.

Les plantes et les animaux avaient néanmoins certaines particularités, ce qui modifia peu à peu la vision des choses. Les plantes et les animaux pouvaient être ordonnancés en système, un système qui fut exposé pour la première fois par le naturaliste suédois Linné. Dans son système, les animaux sont divisés en divisions principales, celles-ci en classes, les classes en ordres, les ordres en familles et les familles en genres, dont chacun inclut plusieurs espèces. Dans ce système, plus les animaux sont proches les uns des autres de par leurs particularités, plus le groupe auquel ils appartiennent conjointement est restreint. Tous les animaux appartenant à la classe des mammifères présentent le même caractère général dans leur anatomie. De par leurs caractéristiques sous-jacentes, les animaux familiers (*Haustiere*), les fauves (*Raubtiere*), les singes diffèrent les uns des autres, et chacun forme un ordre. Les ours, les chiens et les chats, qui sont tous des prédateurs (*Raubtiere*), ont anatomiquement beaucoup plus de choses en commun qu'ils n'en ont avec les chevaux ou les singes. La ressemblance entre les différentes espèces d'un même genre est encore plus grande : chat, tigre et lion présentent de nombreuses caractéristiques identiques, qui les différencient des chiens et des ours. Si l'on passe maintenant des mammifères à d'autres classes, comme celle des oiseaux ou des poissons, on note déjà des différences bien plus grandes qu'entre membres d'une même classe. Néanmoins, dans l'anatomie, le squelette et le décubitus dorsal du système nerveux, une structure de base (*Grundplan*) commune perdure. Cette caractéristique ne disparaît que si l'on passe de cette division principale, qui englobe tous les vertébrés, aux mollusques, aux arthropodes ou aux polypes.

Ainsi, la globalité du monde animal peut être quasiment répartie et ordonnée en tiroirs et compartiments. Il n'y a nul arbitraire, rien que de l'ordre. Si chaque espèce animale avait été créée de manière totalement indépendante de toutes les autres, on ne trouverait aucune raison venant le justifier. On ne saisisrait pas très bien pourquoi il n'existerait pas, par exemple, des mammifères à six pattes. Il faudrait alors supposer que

<sup>82</sup> Le *Philosophisches Wörterbuch* de Martin Gessmann (Kröner, Stuttgart, 2009) [art. *Entwicklung*] donne comme équivalent latin *evolutio*. Il précise que le concept d'*Entwicklung* a été remplacé au XIX<sup>e</sup> siècle par celui d'*Evolution* dans la communauté scientifique des biologistes.

<sup>83</sup> Carl von Linné affirme ex cathedra que « nous comptons aujourd'hui autant d'espèces qu'il y a eu au commencement de formes diverses créées », voyant en cela « le signe manifeste du doigt divin » [cf. Linné, *L'Équilibre de la Nature*, Vrin, Paris, 1972 (cinq textes rédigés en latin par Linné) traduits par Bernard Jasmin et Camille Limoge].

<sup>84</sup> Cf. (Baron) Georges Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe, et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*, Paris/Amsterdam, 1825, p. 118-119 : « [...] l'espèce comprend les individus qui descendent les uns des autres ou de parents communs, et ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux ».

L'Esprit divin du Créateur avait préalablement adopté le système ordonné de Linné comme modèle au moment de la Création.

Mais une autre façon d'expliquer les choses s'offrait maintenant. La parenté anatomique chez les animaux peut aussi provenir d'un véritable lien de parenté. Selon cette conception, la concordance plus ou moins marquée dans les caractéristiques (*Eigenschaften*) est le signe d'un lien de parenté plus ou moins étroit, semblable à celui existant entre frères et sœurs qui se ressemblent plus que d'autres parents. Les espèces animales n'ont pas été créées individuellement, mais descendent les unes des autres. Elles forment un arbre généalogique (*Stammbaum*) qui, à partir d'animaux primitifs (*Urtiere*) et d'anatomie rudimentaire, se ramifie toujours plus, et dont les plus petites branches, ultimes, représentent les actuelles espèces. Toutes les espèces de chats proviennent d'un chat primitif qui descend, à côté d'un chien primitif et d'un ours primitif, d'un premier type originel de prédateur (*von einem ursprünglichen ersten Raubtiertypus*). Le prédateur primitif (*Urraubtier*), l'animal familier primitif (*Urhaustier*), le singe primitif (*Urraffe*) descendent tous d'un mammifère primitif (*Ursäugetier*) à une époque encore plus lointaine, et ainsi de suite.

Cette *théorie généalogique* (*Abstammungslehre*)<sup>85</sup> a été défendue par Lamarck<sup>86</sup> et Geoffroy Saint-Hilaire<sup>87</sup> dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Une telle théorie fut loin de faire l'unanimité. La conception était subtile, mais sans plus. Son exactitude au regard des faits ne put être démontrée par ces savants; elle resta une hypothèse, une conjecture. Et Darwin vint. Son ouvrage majeur *L'Origine des espèces*, paru en 1859, frappa et illumina comme un brillant éclair. Il acquit rapidement la réputation (*Ansehen*) d'une vérité scientifique incontestable dans le monde des érudits et des savants. Depuis lors, la théorie généalogique (*Abstammungslehre*) est devenue inséparable du nom de Darwin. Quelle en était la raison ?

Cela est dû partiellement au fait que de plus en plus de matériel expérimental s'accumulait, et qui ne faisait que conforter cette théorie. L'on avait observé des animaux qui s'intégraient mal dans le système, comme les mammifères ovipares (*eierlegende Säugertiere*), les poissons pulmonés (*Lungenfische*) et les vertébrés sans vertèbres (*wirbellose Wirbeltiere*)<sup>88</sup>. La théorie de la descendance (*Abstammungslehre*) expliquait simplement qu'il s'agissait de vestiges d'un processus transitionnel entre les principaux groupes. En mettant au jour les couches géologiques profondes, on exhuma de plus en plus de restes d'animaux préhistoriques, qui semblaient différents de ceux d'aujourd'hui. Certains d'entre eux se sont révélés être les ancêtres des animaux d'aujourd'hui; certains d'entre eux ont également, dans leurs formes successives, laisser transparaître l'existence d'un enchaînement nécessaire (*einer solchen Reihe*), comme si la forme la plus ancienne s'était progressivement transformée jusqu'à donner la forme la plus récente.

Puis fut fondée la théorie cellulaire; chaque plante ou animal, composé de millions de cellules, se forme à partir d'une cellule-œuf (*Eizelle*) par une suite ininterrompue de divisions et différenciations cellulaires; alors l'idée que des organismes supérieurs descendent (*abgestammt*) d'êtres unicellulaires primitifs ne parut plus aussi absurde.

Mais toutes ces nouvelles données scientifiques ne pouvaient encore hisser la théorie au niveau d'une vérité établie. La preuve la plus directe de son exactitude eût été l'observation qu'une transformation d'une espèce à l'autre s'accomplit sous nos yeux, de façon observable et irréfutable. Mais une telle observation est exclue. Comment peut-on alors prouver que les espèces animales se transforment réellement au point d'adopter de nouvelles formes, si ce n'est en décelant la *cause* (*Ursache*), la *force motrice* (*Triebkraft*) d'une telle transformation ? Ce fut l'œuvre de Darwin. C'est Darwin qui a découvert le *mécanisme* du développement animal, prouvant dès lors que, sous certaines conditions, d'autres espèces animales se transforment nécessairement en d'autres espèces animales.

Il s'agit maintenant d'expliquer un tel mécanisme.

---

<sup>85</sup> Le concept allemand d'*Abstammungslehre* est parfois remplacé par celui de *Descendenztheorie*, ou théorie de la descendance, que semble avoir repris Darwin dans son livre *The Descent of Man*, 1871 [Cf. André Pichot, *Aux origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, Flammarion, Paris, 2008].

<sup>86</sup> Jean-Baptiste de Lamarck, *Philosophie zoologique*, Dentu 1809 [https://archive.org/details/LamarckPZ (éditeur scientifique : André Pichot, 1996)].

<sup>87</sup> Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *Principes de philosophie zoologique discutés en mars 1830 au sein de l'Académie royale des Sciences*, Pichon et Didier/Rousseau, Paris, 1830.

<sup>88</sup> L'exemple le plus étonnant est celui de la myxine (*myxinidae*), animal marin anguilliforme vivant dans les grandes profondeurs de l'océan. La myxine émet une substance visqueuse émise gonflant en quelques dixièmes de seconde pour atteindre 10.000 fois sa taille initiale. Les priorités de la morve de l'animal ont donné des idées aux possédants : on peut en faire la substance de gilets pare-balles, tout en étant biodégradables. Cette morve providentielle venue des entrailles de l'océan peut donc protéger l'ordre social capitaliste et la nature ! [*Sciences et Avenir*, https://www.sciencesetavenir.fr/insolite/du-mucus-d-anguille-pour-faire-des-gilets-pare-balles\_13732].

Son premier fondement est la nature de l'hérédité (*Vererbung*), à savoir que les parents transmettent leurs particularités (*Eigenschaften*) à leurs enfants, mais qu'en même temps les enfants diffèrent toujours de leurs parents sur certains points (*Einzelheiten*) mais aussi les uns des autres. Par conséquent, les animaux d'une même espèce ne sont pas complètement identiques, mais diffèrent à tous égards quelque peu du type moyen. Sans ce que l'on appelle la *variabilité* (*Veränderlichkeit*), aucune espèce animale ne pourrait se transformer en une autre. Pour toute nouvelle formation d'espèce, il suffit que s'amplifie une certaine modification (*Änderung*) par rapport au type moyen, que cette variation se poursuive dans la même direction au point de devenir si grande que le nouvel animal ne fasse plus partie de l'ancienne espèce. Mais où réside cette force susceptible de provoquer une variation (*Änderung*) progressive dans une même direction ?

Cette force (*Kraft*), Lamarck la chercha et la trouva dans l'usage de certains organes, qui sont intensément sollicités et de ce fait ne cessent de se perfectionner. De même que l'homme renforce les muscles de ses jambes par des courses répétées, de même le lion a développé une puissante musculature, et de même le lièvre a développé à l'usage des pattes (postérieures) conçues pour la course (*schnell Füss*)<sup>89</sup>. Les girafes ont développé de leur côté un long cou : pour atteindre les feuilles des arbres dont elles se nourrissent, elles devaient de plus en plus grandir au niveau de la tête, et pouvaient ainsi étirer leur cou. Leur cou s'est ainsi de plus en plus allongé et la transformation d'un animal doté d'un cou court, semblable à l'antilope, a donné cette singulière girafe au long cou<sup>90</sup>. Pour beaucoup, cette explication était incroyable; elle était insuffisante quand il s'agissait d'expliquer, par exemple, pourquoi la grenouille brune (*Landfrosch*)<sup>91</sup> devait devenir verte pour bien assurer sa protection.

Pour résoudre un tel problème, Darwin s'est reporté à un autre domaine d'expérience. Les éleveurs et les jardiniers sont toujours en mesure de développer artificiellement de nouvelles races (*Rassen*) ou variétés (*Varietäten*) spécifiques. Si un horticulteur veut développer – à partir d'une certaine plante – une variété à grandes fleurs, il lui suffit de détruire dans tout le massif toutes les plantes à petites fleurs avant qu'elles ne sortent (*vor dem Ausgehen*) et de ne garder en vie que les seules plantes à grandes fleurs. Si le procédé se répète chaque année, les fleurs deviendront de plus en plus grandes, parce que chaque génération ressemble grosso modo à ses parents à grandes fleurs, et que ce qui subsiste pour la reproduction aura toujours des fleurs plus grandes que la génération précédente. Grâce à ce procédé – conscient ou inconscient – les hommes ont développé une multitude de races d'animaux domestiques et de plantes cultivées, qui souvent présentent des variations de leur forme primitive (*Stammform*) – bien plus, en comparaison, que les espèces sauvages (*wilde Arten*) ne diffèrent entre elles.

Si l'on chargeait un éleveur de créer un animal au long cou à partir d'un animal au cou court de type antilope, cela ne lui semblerait pas en principe irréalisable. Il lui suffirait de sélectionner les spécimens qui ont les cous les plus longs, de les croiser et d'éliminer tous les autres avant qu'ils ne deviennent adultes. Si cela se répétait à chaque nouvelle génération, le cou devrait progressivement s'allonger, et, au bout du compte, on obtiendrait un animal du type girafe.

On obtient ce résultat parce qu'existe une volonté consciente de réaliser un certain objectif, ce qui entraîne la sélection de certains animaux pour l'élevage. Toutefois, une telle volonté (*Wille*) n'apparaît pas dans la nature. Dans la nature, les déviations (*Abweichungen*) qui se manifestent dans toutes les directions doivent mutuellement s'annuler, de sorte qu'aucune d'elles ne peut être plus marquée par rapport aux autres. Mais, si ce n'est pas le cas, où réside la force (*Kraft*) qui opère une telle sélection dans la nature ?

Darwin s'est longtemps confronté à ce problème, avant de trouver une réponse dans la lutte pour l'existence. Cette théorie reflète un ordre social, celui de l'ordre productif (*Produktionsordnung*) à l'époque de

<sup>89</sup> Sans doute marqué par la lecture assidue de l'*Illiade* (Achille aux pieds rapides, *okus podas Achilleus*), Pannekoek utilise le mot *Fuß* et non celui de *Pfote*, qui désigne la patte de l'animal, en l'occurrence le lièvre.

<sup>90</sup> Lamarck donne un autre exemple, tout aussi frappant que celui de la girafe, et non moins célèbre : « (le kangourou), qui porte ses petits dans la poche qu'il a sous l'abdomen, a pris l'habitude de se tenir comme debout, posé seulement sur ses pieds de derrière et sur sa queue et de ne se déplacer qu'à l'aide d'une suite de sauts, dans lesquels il conserve son attitude redressée pour ne point gêner ses petits. Voici ce qui en est résulté : 1° Ses jambes de devant, dont il fait très peu d'usage et sur lesquelles il s'appuie seulement dans l'instant où il quitte son attitude redressée, n'ont jamais pris de développement proportionné à celui des autres parties et sont restées maigres, très petites et presque sans force; 2° Les jambes de derrière, presque continuellement en action, soit pour soutenir tout le corps, soit pour exécuter les sauts, ont au contraire obtenu un développement considérable et sont devenues très grandes et très fortes; 3° Enfin, la queue, que nous voyons ici fortement employée au soutien de l'animal et à l'exécution de ses principaux mouvements a acquis dans sa base une épaisseur et une force extrêmement remarquable » [Philosophie Zoologique, ou exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux, 1809 (édition et notes d'André Pichot, Flammarion, 1999)].

<sup>91</sup> On distingue trois sortes de grenouilles brunes : la grenouille rousse (*Rana temporaria*), la grenouille agile (*Rana dalmatina*) et la grenouille des champs (*Rana arvalis*).

Darwin, car sa théorie d'une lutte pour l'existence dans la nature a pris pour modèle la concurrence capitaliste. Ce n'est pas directement à partir de sa propre observation, mais indirectement à partir d'un ouvrage de l'économiste Malthus que la lutte pour l'existence s'est imposée à lui. Malthus a essayé d'expliquer que s'il y a tant de misère et de famines dans le monde bourgeois, et si beaucoup tombent victimes de la concurrence, c'est parce que la population augmente bien plus vite que les moyens de subsistance disponibles. Il n'y a donc pas assez de nourriture pour tous les hommes; chacun doit donc lutter pour sa survie, et un grand nombre périr misérablement. Cette théorie a proclamé que concurrence capitaliste et misère étaient des lois naturelles inévitables. Darwin affirme dans son *Autobiographie* que l'ouvrage de Malthus l'a amené à l'idée d'une lutte pour l'existence :

En octobre 1838, quinze mois après avoir initié des recherches systématiques, je lisais pour me divertir (*zur Unterhaltung*) [l'*Essai sur le Principe de population* de Malthus<sup>92</sup>. Comme j'étais bien placé pour reconnaître (*würdigen*) la lutte omniprésente pour l'existence, du fait de mes nombreuses observations sur la vie (*Lebensweise*) des animaux et des plantes, l'idée me vint soudainement que, dans de telles circonstances (*unter solchen Umständen*), des variations favorables auraient tendance à être préservées, et les défavorables à être détruites. Il en résulterait la formation de nouvelles espèces (*die Bildung neuer Arten*). J'avais donc enfin trouvé une théorie sur laquelle m'appuyer dans mon travail de recherche<sup>93</sup>.

C'est un fait que le nombre de naissances animales croît plus vite que la nourriture disponible :

Il n'y a aucune exception à la règle que tout être organisé se multiplie naturellement avec tant de rapidité que, s'il n'est détruit, la terre sera bientôt couverte par la descendance d'un seul couple<sup>94</sup>.

Par conséquent, il s'ensuit nécessairement une lutte féroce pour l'existence. Chaque animal essaie de rester en vie, toujours prêt à dévorer les uns, sans se faire dévorer par les autres. Il lutte avec ses qualités et ses armes particulières contre tout un environnement hostile : contre les prédateurs qui le guettent, contre le froid, la sécheresse, la chaleur, les inondations ou tout autre événement naturel menaçant son existence.

Par-dessus tout, l'animal lutte contre ses congénères (*Artgenossen*) qui ont le même mode de vie, les mêmes armes ou capacités (*Vermögen*), la même nourriture et les mêmes ennemis. Bien sûr, ce combat n'est pas direct; le lièvre ne se bat pas directement avec le lièvre, ni le lion avec le lion sauf dans la lutte pour les femelles – mais ce combat pour l'existence est une compétition, une rivalité. Tous ne peuvent pas atteindre l'âge adulte, la plupart périront; ne survivent que ceux qui remportent la compétition. Quels sont les gagnants de cette compétition ? Ceux qui, par leurs caractéristiques, par leur constitution physique, sont les plus aptes à trouver de la nourriture et les plus aptes à se soustraire aux griffes de leurs ennemis, qui sont ainsi les mieux adaptés aux conditions de vie existantes. *Les mieux adaptés survivront. La lutte pour l'existence provoque une sélection naturelle (Naturauslese).*

Étant donné qu'il y a de plus en plus d'individus d'une espèce qui naissent que de survivants et que la bataille de la survie doit sans cesse recommencer, il va sans dire qu'un être qui est doté d'un certain avantage par rapport à ses congénères (*Artgenossen*) aura plus que d'autres des chances de survivre et sera donc choisi (*ausgewählt*) par la nature elle-même pour se reproduire. Et puisque les variations (*Abweichungen*) sont héréditaires, l'individu sélectionné (*auserlesene*) est la cause de la perpétuation de la race sous une nouvelle forme modifiée<sup>95</sup>.

Nous tenons ici une autre explication pour comprendre l'origine de la girafe. Quand l'herbe ne pousse pas dans un endroit donné, les animaux doivent se nourrir des feuilles des arbres et tous ceux dont le cou est trop court pour les atteindre périssent. La nature elle-même fait un choix et ne laisse survivre que les animaux qui ont le cou le plus long. Se référant à la sélection opérée par l'horticulteur ou l'éleveur, Darwin donna à ce processus le nom de «sélection naturelle» (*natürliche Zuchtwahl*).

Ce processus produit alors nécessairement et sans interruption de nouvelles espèces d'animaux. Puisqu'il naît trop d'individus pour une même espèce, ceux-ci tentent sans cesse d'étendre les frontières de leur territoire actuel. Afin d'assurer dans de nouvelles conditions leur subsistance, ceux qui vivent dans la forêt vont dans la plaine, ceux qui vivent sur la terre ferme vont dans l'eau, ceux qui vivent sur le sol grimpent

<sup>92</sup> Titre original anglais, publié sans mention d'auteur, en 1798 : *An Essay on the Principle of Population*, J. Johnson, Londres. Traduction française de Pierre et Guillaume Prévost (de Genève), Guillaumin et C<sup>e</sup>, libraires, Paris, 1852.

<sup>93</sup> Francis Darwin (éd.), *Leben und Briefe von Charles Darwin mit einem seine Autobiographie enthaltenden Capitel*, autorisierte deutsche Übers., E. Schweizerbart'sche Verlagshandlung, Stuttgart 1893, chap. II, p. 52-53 (probablement consultée par Pannekoek).

<sup>94</sup> Darwin, *L'Origine des espèces*, Schleicher Frères, Paris, 1906 (Traduction Edmond Barbier), p. 70.

<sup>95</sup> Il s'agit peut-être d'une traduction de la main de Pannekoek lui-même. La traduction de l'anglais à l'allemand, datant de 1876, révisée par Julius Victor Carus, donne une autre «variation», que nous traduisons : « Étant donné qu'il naît beaucoup plus d'individus de chaque espèce (jeder Art) qu'il n'en peut survivre et que, par conséquent, la lutte pour l'existence sans cesse resurgit, il s'ensuit qu'un être qui, d'une manière ou d'une autre, s'écarte (abweicht) tant soit peu des autres, a plus de chances de survivre dans des conditions de vie complexes (zusammengesetzte) et parfois changeantes, et sera ainsi choisi par la nature pour se reproduire. Conformément aux lois rigoureuses de l'hérédité, toute variété sélectionnée pour une descendance s'efforce à chaque fois de reproduire sa forme nouvelle modifiée ».

dans les arbres. Dans des conditions nouvelles, les prédispositions ou les variations auparavant inutiles s'avèrent utiles, elles ne font que se renforcer. Les organes se transforment avec le mode de vie, ils s'adaptent aux nouvelles conditions d'existence, et à partir de l'ancienne espèce une nouvelle forme se crée. Si les milliers de conditions de vie différentes sur terre apportent déjà avec elles des milliers de formes animales (*Tierformen*), qui sont adaptées, la migration constante d'espèces existantes transplantées dans de nouvelles conditions de vie entraîne la multiplication au centuple du nombre de formes animales.

Si la théorie de Darwin explique ainsi la descendance commune (*gemeinsame Abstammung*) des animaux, leur transformation et leur origine à partir d'êtres vivants primitifs, elle explique aussi cette merveilleuse utilité fonctionnelle (*Zweckmäßigkeit*) partout présente dans la nature. Autrefois, elle ne pouvait s'expliquer que par la sage Providence du Créateur; à présent, son origine naturelle s'éclaire d'elle-même. Car cette utilité fonctionnelle n'est rien d'autre qu'une adaptation aux conditions de vie. Chaque animal, chaque plante s'adapte précisément aux conditions existantes, parce que tous ceux qui sont moins fonctionnels, moins bien adaptés, sont éliminés au cours de la lutte pour l'existence. La rainette verte, qui est issue de la grenouille brune, doit conserver sa couleur verte protectrice, car tout individu qui s'en écarte se remarque plus facilement : il est plus vite repéré par ses ennemis et les insectes; soit il est dévoré, soit il peine à trouver sa nourriture.

C'est de cette façon que Darwin nous a montré pour la première fois que les nouvelles espèces devaient se former à partir des anciennes. Ainsi, la théorie de la descendance – qui n'était auparavant qu'une supputation tirée de nombreux phénomènes isolés ne pouvant s'expliquer d'aucune autre manière – a acquis un haut degré de certitude, en exprimant le fonctionnement nécessaire de certaines forces identifiables. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles la théorie de Darwin a si rapidement dominé les discussions scientifiques et capté l'attention du public.

## Le marxisme

Si nous passons maintenant au marxisme, on note dès l'abord un grand nombre de points communs (*eine große Übereinstimmung*). Tout comme chez Darwin, l'importance scientifique du travail de Marx réside dans le fait qu'il a mis au jour la force motrice, la cause, le mécanisme du développement social. Toutefois, il n'eut nul besoin de faire la démonstration qu'une telle évolution était un processus réel; tout le monde savait que, depuis des temps immémoriaux, de nouvelles formes sociales avaient à maintes reprises remplacé les anciennes. Mais la cause de cette évolution, et donc son dessein (*Ziel*), demeurait inconnue.

Marx s'est basé théoriquement sur l'expérience de son temps. Le grand bouleversement politique qui a donné à l'Europe sa forme politique actuelle, la Révolution française, était généralement reconnu comme une *lutte des classes* (*Kampf der Klassen*). Tout le monde savait qu'il s'agissait au fond d'une lutte pour le pouvoir menée par la bourgeoisie contre la noblesse et la monarchie. Par la suite, de nouvelles luttes de classes (*Klassenkämpfe*) sont apparues. En Angleterre, la lutte de la bourgeoisie industrielle contre les propriétaires fonciers dominait la politique, tandis qu'au même moment la classe ouvrière se soulevait déjà contre la bourgeoisie. Quelles étaient donc ces classes ? Qu'est-ce qui les distinguait ? Marx a prouvé que ces classes se différencient par les différentes fonctions qu'elles occupent dans le procès de production. Ce ne sont pas les privilèges de statut ou de fortune, mais exclusivement le rôle joué dans le *processus social de production* (*in dem gesellschaftlichen Produktionsprozess*) qui détermine l'appartenance de classe des êtres humains. Les classes trouvent leur origine dans la production, laquelle détermine leur nature et leur caractère. La production n'est rien d'autre que le procès social de travail, par lequel les hommes tirent de la nature leurs moyens de subsistance. C'est cette production des biens matériels nécessaires à la vie qui constitue le socle de la société, qui détermine les relations politiques, les luttes sociales, ainsi que les formes de la vie intellectuelle.

Les formes de ce procès social de travail n'ont cessé de changer au fil du temps. D'où proviennent ces changements ? Les formes du travail, *les rapports de production dépendent des outils* utilisés dans le procès de travail, de la technique et des forces productives en général. Parce qu'au Moyen Âge on utilisait un petit outillage – alors que maintenant on travaille en utilisant de grosses machines –, le petit artisanat et le féodalisme prévalaient alors qu'aujourd'hui prédomine le grand capitalisme; c'est pour cela que la noblesse féodale et la petite-bourgeoisie étaient alors les classes les plus importantes, tandis qu'à présent ce sont la bourgeoisie et le prolétariat.

*Le développement des outils, des moyens techniques dont l'homme dispose est donc la cause profonde, la force motrice de tout développement social.* Les hommes, bien sûr, s'efforcent d'améliorer leurs outils afin de rendre le travail plus aisé et plus productif, et l'utilisation pratique des outils, le travail lui-même, conduit toujours leur esprit (*Geist*) à ces nouvelles améliorations. C'est ainsi qu'il se produit un progrès constant, parfois plus lent parfois plus rapide, de la technique, qui transforme en même temps les formes sociales du travail. De nouvelles conditions de production, de nouvelles institutions sociales émergent et de nouvelles classes apparaissent. Ainsi, des luttes sociales, c'est-à-dire politiques, se font simultanément jour. Pour les classes qui sont régies par l'ancien ordre de production, il s'agit de maintenir artificiellement les institutions en place. En revanche, les nouvelles classes ascendantes cherchent à promouvoir un nouveau mode de production; en menant la lutte de classe contre la classe dirigeante antérieure et en triomphant d'elle, elles ouvrent la voie au nouveau mode de production et ainsi à un développement sans entrave de la technique.

Ainsi, la théorie de Marx a mis à nu la force motrice et le mécanisme du développement social. Cela prouve que l'histoire des différentes formes de société n'est pas le fruit du hasard, mais correspond à un développement régulier suivant comme un tout une direction générale. En même temps, il a été prouvé que le développement social ne s'arrête pas à l'ordre des choses actuel, parce que la technique du futur atteindra un degré de perfection toujours plus élevé.

Ainsi, ces deux théories, le darwinisme et le marxisme, l'une dans le monde organique et l'autre dans la sphère humaine, ont élevé le principe de l'évolution au rang d'une science solidement établie et ont contribué à sa diffusion victorieuse. Ce faisant, elles ont fait *de la doctrine de l'évolution le fondement d'une vision du monde qui a gagné les couches les plus profondes de la population.*

## Marxisme et lutte de classes

Le succès d'une théorie ne dépend pas seulement de son contenu scientifique. Bien sûr, une théorie doit avoir une grande valeur scientifique si elle veut vraiment à long terme emporter l'adhésion. Mais cela ne suffit pas. Il est souvent arrivé qu'une théorie scientifique soit de la plus haute importance pour la science, et pourtant, qu'à l'exception d'un petit cercle de savants, elle ne fasse dans la pratique l'objet d'aucune considération. La théorie de l'attraction de Newton est ainsi le fondement de l'astronomie, sur laquelle reposent toutes nos connaissances et nos prédictions dans l'observation du ciel. Et pourtant, quand elle apparut, la théorie de Newton ne trouva pratiquement aucun adepte chez les savants anglais, et ce n'est qu'un demi-siècle plus tard qu'elle acquit une large reconnaissance grâce un ouvrage de vulgarisation rédigé de la main de Voltaire<sup>96</sup>.

Mais ce manque de réceptivité scientifique n'a rien de bizarre. La science est un outil entrant dans le procès de production au sens le plus large; c'est une spécialité d'un groupe particulier de savants, tout comme la forge est la spécialité du forgeron; et ses progrès ne s'adressent d'abord qu'aux professionnels de la science, tout comme un nouveau type de fer forgé ne concerne en premier lieu que le maréchal-ferrant. C'est seulement lorsqu'une connaissance pénètre de larges couches du terrain social, qu'une classe entière de personnes peut en avoir l'usage concret, chacune d'elles la jugeant alors vitale. Si nous constatons qu'une théorie scientifique suscite le zèle et la passion des grandes masses, la raison en est que cette doctrine leur fournit une arme dans *la lutte des classes*. Car c'est la lutte des classes qui excite le plus puissamment l'esprit des hommes et fait battre leur cœur.

C'est ce que l'on constate de façon éclatante dans le cas du marxisme. Si les doctrines d'économie politique de Marx étaient restées sans importance pour la lutte des classes actuelle, seuls quelques spécialistes s'en seraient soucié. Mais le marxisme est une arme dans la lutte de classe du prolétariat; c'est pourquoi la lutte scientifique fait rage autour de lui, c'est pourquoi le nom de Marx est vénéré par des millions de personnes, qui n'ont que quelques vagues notions de sa théorie; c'est pourquoi il est aigrement haï par des milliers de gens qui ne le comprennent pas. C'est en raison de son importance pour la lutte de classe prolétarienne que le marxisme est étudié et apprécié avec enthousiasme par les grandes masses, et qu'il domine les batailles d'idées de notre époque.

La lutte de classe du prolétariat existait bien avant Marx, parce qu'elle est issue de l'exploitation capitaliste elle-même. Les travailleurs devaient nécessairement en venir à l'idée et à la revendication d'un ordre social différent où l'exploitation serait abolie. Mais le socialisme de l'époque ne pouvait aller au-delà du rêve et de l'espérance qu'il suscitait. Marx a ensuite donné au mouvement ouvrier et au socialisme sa base théorique. Sa théorie de la société montrait que tout ordre social est soumis à un flux continu où le capitalisme ne fait que transiter. Son étude sur les tendances du développement capitaliste a montré que ***ce système doit nécessairement céder la place au socialisme sous l'effet d'un perfectionnement incessant de la technique***<sup>97</sup>. Le nouvel ordre productif ne peut être instauré que par la classe ouvrière luttant contre une bourgeoisie intéressée à conserver l'ancien ordre social. Le socialisme est donc le fruit mais aussi le but (*Ziel*) de la lutte de classe des ouvriers.

C'est ainsi que la lutte ouvrière elle-même a pris une nouvelle forme. Le marxisme est devenu une arme entre les mains du prolétariat; à de vagues espoirs, il a donné des objectifs précis; il a doté les prolétaires

<sup>96</sup> Il s'agit des *Éléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*, publiés d'abord en Hollande par son libraire-éditeur à l'insu de Voltaire. D'autres parties ne parurent qu'en 1740 et 1741. Une édition récente est disponible : *Éléments de la philosophie de Newton*, FB éditions, Crissier (Suisse), 2015.

<sup>97</sup> Souligné par nous. Cette idée, très présente dans la social-démocratie, a été reprise par Joseph Staline avec la subtilité théorique qui le caractérise : « [...] assurer au maximum la satisfaction des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société : voilà le but de la production socialiste : accroître et perfectionner constamment la production socialiste sur la base d'une technique supérieure : voilà le moyen d'atteindre ce but. Telle est la loi économique fondamentale du socialisme » [Staline, *Les problèmes économiques du socialisme en URSS* (1952)]. Ajoutons que le perfectionnement incessant de la technique capitaliste s'est traduite à l'ère de la mondialisation non par le socialisme mais par la consolidation d'un système devenu de plus en plus raffiné par sa mainmise totalitaire sur la société civile.

d'une claire vision du mouvement social, qui venait les conforter, et il a ainsi posé les fondements d'une tactique correcte. En partant du marxisme, les ouvriers pouvaient démontrer à tout un chacun le caractère éphémère du capitalisme, ainsi que la certitude de leur victoire. En même temps, le marxisme a éliminé les vieilles idées utopiques selon lesquelles le socialisme serait le fruit de la lucidité et de la bonne volonté de tous les êtres intelligents; qu'il serait une revendication juste et morale (*Sittlichkeit*); comme s'il s'agissait de créer une société parfaite et sans taches. Le droit et l'éthique se transforment avec le mode de production et chaque classe détient sa propre vérité sur le sujet. Seule la classe qui trouve son intérêt dans le socialisme peut combattre pour lui. Il ne s'agit pas ici d'instaurer un ordre universel (*Weltordnung*) parfait, mais uniquement de renverser (*Umwälzung*) un mode de production afin de parvenir à un stade supérieur, celui d'une production socialisée.

Ainsi, parce que la théorie sociale marxienne d'une classe ouvrière ascendante est nécessaire à sa lutte, elle devient donc de plus en plus le bien commun des masses, elle domine de plus en plus leurs pensées, leurs sentiments, leur vision du monde. Parce qu'il est la théorie du soulèvement social (*gesellschaftliche Umwälzung*) au centre duquel nous nous plaçons, le marxisme se place lui-même au centre des grandes batailles d'idées qui accompagnent le chamboulement de l'économie (*wirtschaftliche Umwälzung*)<sup>98</sup>.

---

<sup>98</sup> Dans une brochure parue après la révolution russe de 1905 [*Umwälzungen im Zukunftsstaat* (Bouleversements dans l'État du futur), Leipzig, 1906], Pannekoek avait affirmé que la conquête nécessaire du pouvoir politique par le prolétariat était un «*processus de long terme, qui peut peut-être s'étendre sur des décennies avec des avancées et des reculs*». Abordant la période de transition du capitalisme au socialisme, il soulignait fortement que la dictature du prolétariat ne saurait se confondre ni avec l'étatisation ni avec une forme quelconque de «capitalisme d'État». Autre point important : la révolution prolétarienne mettrait fin à la bestialité capitaliste, darwiniste, dans le but d'instaurer une authentique société humaine mondiale : «*Ainsi (Marx et Engels) ont-ils considéré toute l'histoire de l'humanité jusqu'au début du socialisme comme une préhistoire, comme l'Âge animal de l'humanité. Loin de nous de penser que le socialisme devrait interrompre le développement social; on peut affirmer au contraire que l'authentique et réelle histoire de l'humanité ne fera que commencer*».



## Darwinisme et lutte de classes

Tout le monde sait que le marxisme ne doit son importance et son prestige qu'à son rôle dans la lutte de classe du prolétariat. Quant au darwinisme, de l'avis général, c'est une autre affaire : c'est une nouvelle vérité scientifique qui ne s'attaque qu'aux préjugés religieux et à la sottise. Néanmoins, il n'est pas difficile de voir qu'en réalité sa quête (*Suche*) de vérité présente des similitudes avec celle du marxisme. Le darwinisme n'est pas, non plus, l'une de ces théories savantes abstraites qui, au terme d'un examen méticuleux et objectif, à l'issue d'une discussion impartiale, se retrouve peu à peu validée par un cénacle de chercheurs. Non, dès qu'elle fut révélée, cette théorie fut propagée ou combattue avec passion. De plus, le nom de Darwin a été soit porté au pinacle soit cloué au pilori par des gens qui n'avaient aucune idée de la doctrine, sinon que l'homme descendait du singe, et qui n'étaient certainement pas compétents pour juger de sa validité scientifique. Le darwinisme a également joué *un rôle dans la lutte des classes*, ce qui explique sa rapide divulgation et la passion qu'il déchaîna tant chez ses partisans que chez ses adversaires.

*Le darwinisme a été une arme de la bourgeoisie* dans sa lutte contre les classes féodales, la noblesse, le clergé et les principautés. Ce fut une lutte très différente de celle du prolétariat. La bourgeoisie n'était pas une classe exploitée cherchant à abolir l'exploitation; la domination des anciennes puissances se dressait sur son chemin, alors qu'elle voulait établir sa propre domination. Elle fondait ses revendications sur la conscience d'être la classe la plus essentielle de la société, celle qui tient les rênes de la production. Que pouvaient lui opposer les anciennes classes, qui étaient devenues des parasites aussi inutiles que surabondants ? Elles s'appuyaient sur la tradition, se revendiquaient d'un droit divin immémorial. Par le moyen de l'enseignement religieux, les curés (*Pfaffen*) ont maintenu la grande masse du peuple ignorant (*die große dumme Volksmasse*) dans un état de sujétion, et cet enseignement s'opposait aux revendications bourgeoises.

Par conséquent, la bourgeoisie a été obligée, dans son propre intérêt, de saper le caractère sacré de cette tradition et la vérité de la religion. La science est devenue son arme; la science s'opposait à la foi, les lois de la nature nouvellement découvertes à la tradition. Si les résultats des recherches sur la nature pouvaient démontrer que les enseignements des curés n'étaient que mensonges et tromperies, l'autorité divine qu'ils incarnaient s'effondrait et le nimbe sacré de la tradition du droit ancestral des classes féodales s'évaporait. Bien sûr, ces classes elles-mêmes n'avaient pas encore été terrassées; la violence matérielle ne peut être renversée que par la violence matérielle, mais les armes de l'esprit (*geistige Waffen*) deviennent aussi des moyens de puissance matériels (*materielle Machtmittel*). C'est pourquoi la bourgeoisie ascendante a accordé un tel crédit aux sciences de la nature.

Ici, le darwinisme est arrivé au bon moment. Avec lui, c'était 'pire' (*schlimmer*) : il contredisait les textes bibliques avec plus de bonheur que tout autre résultat scientifique; la généalogie animale de l'homme (*tierische Abstammung des Menschen*) sapait à la base les dogmes chrétiens. C'est pourquoi le darwinisme a été immédiatement encensé par la bourgeoisie.

Ce ne fut pas le cas en Angleterre. Cela montre l'importance de son rôle dans la lutte des classes pour pouvoir se propager. En Angleterre, il n'y avait pas de classe intéressée à l'utiliser comme une arme de lutte de classe. En Angleterre, la bourgeoisie régnait depuis plusieurs siècles et, comme elle avait déjà fait des compromis avec la monarchie et l'Église, elle leur présentait son traditionnel respect. En tant que masse, elle n'avait aucun intérêt à attaquer ou à détruire les enseignements religieux. Par conséquent, la nouvelle théorie s'est largement propagée en Angleterre, mais sans créer le moindre trouble; elle est restée une théorie savante, sans grande signification pratique. Darwin lui-même la considérait comme telle et évitait soigneusement de l'appliquer de but en blanc aux êtres humains afin de ne pas offenser les préjugés religieux. Il s'y décida plus tard, alors que d'autres l'avaient déjà fait bien avant lui, et non sans avoir

beaucoup hésité. Dans une lettre adressée à Haeckel, il se plaignit également du fait que sa théorie se heurtât à tant de préjugés ou d'indifférence au point de douter qu'elle soit un jour pleinement reconnue<sup>99</sup>.

Mais en Allemagne, la situation était toute autre; Haeckel pouvait lui répliquer qu'ici la théorie darwinienne recevait un accueil enthousiaste. En Allemagne, au moment même où apparaissait la théorie de Darwin, la bourgeoisie était sur le point de s'engager dans une nouvelle lutte contre l'absolutisme et le pouvoir des hobereaux prussiens. L'intelligentsia, qui se trouvait à l'avant-garde de la bourgeoisie libérale, se sentait encore plus étouffée par les conditions arriérées que la bourgeoisie elle-même; elle devait mener une lutte idéologique avec d'autant plus d'éclat que la bourgeoisie se montrait timorée dans sa lutte politique. Ernst Haeckel, un chercheur important, mais surtout un combattant audacieux, a immédiatement tiré, dans son ouvrage *Histoire naturelle de la création*<sup>100</sup>, les conséquences les plus importantes du darwinisme dans la lutte contre la religion. Ainsi, la doctrine darwinienne trouva rapidement un accueil enthousiaste dans de larges cercles, qui se trouvèrent engagés dans un combat tout aussi acharné mené par la partie adverse. Et ce même combat se déroula dans d'autres pays du Continent. Partout, la bourgeoisie libérale progressiste devait lutter contre les forces réactionnaires qui, soit maintenaient le pouvoir en place, soit, avec l'appui des couches religieuses de la petite-bourgeoisie, tentaient de le conquérir. Dans de telles circonstances, le combat scientifique a également été mené avec la passion de la lutte de classe. Les écrits qui ont surgi pour ou contre le darwinisme, malgré la renommée scientifique de leurs auteurs, présentent donc un caractère de polémique sociale. Mesurés à l'aune de la science, bon nombre des écrits de vulgarisation de Haeckel sont d'une extrême superficialité, tandis que les arguments et les objections de ses adversaires, d'une incommensurable bêtise, ne trouvent souvent leurs équivalents que dans les écrits polémiques dirigés contre le marxisme.

Ce lien étroit du darwinisme avec la lutte de classe de la bourgeoisie scellait aussi leurs destins. Il est bien connu que cette lutte de classe ne fut pas menée à son terme; au contraire, elle se perdit dans le sable. En Allemagne, dans les années 1860 et 1870, de plus en plus de couches de la bourgeoisie ont adopté le culte impérial (*Reichsfrömmigkeit*). L'intelligentsia a progressivement pris part à ce changement, apprenant à respecter la raison d'État. Chez les savants, la mentalité réactionnaire prenait son envol; les mêmes professeurs qui s'appelaient fièrement les gardes du corps spirituels (*geistige Leibgarde*) des Hohenzollern<sup>101</sup> proclamèrent la faillite de la vision du monde scientifique en se lançant dans des discours sur les limites de la connaissance de la nature et les énigmes insolubles du monde, preuve du lien étroit existant entre la réaction politique et la réaction intellectuelle.

Cette évolution, plus ou moins prononcée, a touché tous les pays. Partout où le prolétariat socialiste surgissait, partout où le mouvement ouvrier en plein essor menaçait l'ordre établi, les tendances réactionnaires l'emportaient de plus en plus au sein de la bourgeoisie. Son intérêt pour la lutte antireligieuse s'évanouissait; la lutte entre les tendances progressistes et réactionnaires, si âpre auparavant, se transformait de plus en plus en une chamaillerie mesquine au sein de la classe dirigeante, une dispute entre partis où l'on se lançait des slogans pleins d'enflure, querelle qui dissimulait mal un rapprochement des positions. L'intérêt pour la science comme arme révolutionnaire dans la lutte de classe disparaissait, tandis que la tendance cléricalo-réactionnaire (*reaktionär-christliche*), qui voulait maintenir une religion populaire, manifestait de plus en plus sa puissance dans toute son arrogance. Le besoin de science s'accompagna également d'un changement dans son appréciation. Dans le passé, la bourgeoisie éduquée avait bâti avec l'aide de la science une vision du monde matérialiste antireligieuse par laquelle elle comptait résoudre

---

<sup>99</sup> L'existence de cette lettre n'est pas prouvée. Pour l'échange de lettres entre Darwin et Haeckel (du 30 décembre 1863 à 1878), on consultera : Ernst Haeckel online Briefedition, site en construction à partir des archives du Ernst Haeckel Haus de Iéna [<https://haeckel-briefwechsel-projekt.uni-jena.de/de/search?term=darwin&start=30>].

<sup>100</sup> Titre exact de cet ouvrage paru en 1868 : *Natürliche Schöpfungsgeschichte: gemeinverständliche wissenschaftliche Vorträge über die Entwicklungslehre im Allgemeinen und diejenige von Darwin, Goethe und Lamarck im Besonderen, über die Anwendung derselben auf den Ursprung des Menschen und andere damit zusammenhängende Grundfragen der Naturwissenschaft*, Verlag von Georg Reimer, Berlin 1868 [<https://www.e-rara.ch/zut/content/titleinfo/7388510>].

<sup>101</sup> En 1870, le physiologiste Emil du Bois-Reymond (1818-1896), déclara : «*Nous, l'Université de Berlin, qui siégeons en face du Château-Royal, nous sommes les gardes du corps intellectuels de la Maison des Hohenzollern en vertu de la charte fondatrice de cette institution*» [A Speech on the German War, Londres, 1870, p. 61]. Il est aussi l'auteur de la fameuse formule : «*ignoramus et ignorabimus*» (Nous ne savons pas et resterons dans l'ignorance), à propos des 7 Mystères de la Nature (de la matière au libre-arbitre). En 1930, le grand mathématicien David Hilbert répliqua le 8 septembre 1930, à Königsberg, sa ville natale et celle de Kant, dans un discours tenu devant la Société des scientifiques et médecins allemands : «*Nous ne devons pas croire ceux qui, aujourd'hui, avec une apparence philosophique et un ton suffisant prophétisent la chute de la culture et tombent dans l'ignorabimus. Pour nous, il n'y a pas d'ignorabimus, encore moins et tout particulièrement, à mon avis, pour la Science de la nature. Au ridicule ignorabimus, nous opposons notre propre mot d'ordre : 'NOUS AVONS BESOIN DE SAVOIR; NOUS SAURONS'*».

toutes les énigmes de l'Univers. Or, de plus en plus sévissait le mysticisme; ce qui était expliqué semblait mesquin, ce qui restait inexplicable et paraissait inexplicable s'enflait démesurément, englobant les questions les plus importantes de la vie. Le scepticisme, la critique et le doute, à l'égard d'une science jusqu'alors tant adulée, grignotaient de plus en plus le terrain.

Cela valait aussi pour le darwinisme. Qu'est-ce que la doctrine de Darwin explique au fond ? Elle laisse en suspens toutes les grandes énigmes! D'où vient cette merveilleuse nature de l'hérédité (*Vererbung*), d'où vient cette capacité des êtres vivants à changer si opportunément ? C'est là que réside le mystère de la vie, qui ne peut être résolu en usant de principes mécaniques. Et que reste-t-il de toute cette théorie à la lueur des recherches critiques ultérieures ?

Bien sûr, le progrès de la science ne s'est pas arrêté avec Darwin, mais s'est inséré, grâce à sa théorie, dans un fleuve de connaissance bien plus puissant. La solution d'un problème appelle toujours d'autres questions; dissimulées jusque-là dans l'arrière-scène, elles passent maintenant au premier plan.

Les lois de l'hérédité (*Vererbung*), que Darwin avait dû simplement admettre comme fondements, étaient de mieux en mieux étudiées. Les facteurs singuliers du développement et de la lutte pour l'existence furent l'objet de vifs débats; si certains scientifiques attiraient l'attention sur les transformations dues à l'entraînement et à l'adaptation au cours de la vie (tel le Principe de Lamarck)<sup>102</sup>, d'autres, comme Weismann<sup>103</sup>, niaient catégoriquement ces modifications. Alors que Darwin n'avait jamais envisagé que des changements extrêmement lents et progressifs, De Vries<sup>104</sup> découvrit des cas de saut brusque chez de nouvelles espèces. Si cela donnait, au fond, une bien meilleure assise au bâtiment de la théorie de l'évolution (*Abstammungstheorie*), les améliorations incessantes de différentes parties donnaient souvent l'impression que les toutes nouvelles recherches démontaient pierre par pierre le fier édifice darwinien. Il devenait donc possible que la réaction, en plein essor, parvienne directement à ses fins. Tout progrès qui venait éclairer la question sous un jour nouveau était immédiatement condamné comme preuve supplémentaire de la «faillite du darwinisme»; ce progrès était mis en pièces (*ausgeschlachtet*) par la réaction. En même temps, les conceptions sociales ont un impact sur la science. Des scientifiques réactionnaires introduisent des principes spirituels mystérieux pour expliquer les phénomènes de la vie et prétendent qu'on ne peut se passer d'une DILIGENCE (*Zielstrebigkeit*) intérieure inhérente aux êtres vivants<sup>105</sup>, mais qui demeure elle-même inexplicable. Cela traduit le besoin de réintroduire par la bande le surnaturel et l'inexplicable, que le darwinisme avait chassés; c'est la conséquence de la montée en puissance de la réaction au sein d'une classe qui, à l'origine, avait été le porte-drapeau du darwinisme.

---

<sup>102</sup> Le «Principe de Lamarck», ou transformisme, regroupe en fait deux principes : 1. La complexification croissante des êtres vivants sous l'effet de la dynamique interne propre à leur métabolisme; 2. L'hérédité des caractères acquis par assimilation fonctionnelle.

<sup>103</sup> August Weismann (1834-1914), enseignant à l'université de Freiburg im Breisgau, rédige en 1868 l'ouvrage *De la justification de la théorie de Darwin*, où il considère l'évolution comme un fait. Plus tard, il fut amené à réfuter la théorie lamarckienne de l'hérédité des caractères acquis. Une traduction en français d'un de ses ouvrages importants a été faite par Henry de Varigny : *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, C. Reinwald et C<sup>e</sup>, Paris, 1892. Weismann qualifie la théorie darwinienne de «pangenèse», ainsi définie : «l'hypothèse que les parties individuelles et les états de développement du corps sont déjà contenus en germe comme des parcelles particulières de matière, comme des germes sortis des parties et des états particuliers des parties quand leur tour serait venu de se développer» (p. 362).

<sup>104</sup> Le saltationnisme de Hugo De Vries (1848-1935) – soutenant que la nature fait des sauts (*natura facit saltus*) et s'opposant à l'axiome leibnizien (*natura non facit saltus*) – tendait à minimiser le rôle évolutif de la sélection naturelle. Sa découverte de la mutation biologique, qui s'appuyait sur les travaux bien oubliés du prêtre catholique morave Gregor Mendel, fut décisive, car les mutations représentent un phénomène essentiel pour la génétique et l'évolution.

<sup>105</sup> La *Zielstrebigkeit* est une tendance à se diriger vers une fin. Elle exprime donc une TÉLÉOLOGIE, un «dessein intelligent», pour reprendre une formulation largement utilisée aujourd'hui par les créationnistes.

## Le darwinisme contre le socialisme

Le darwinisme avait rendu d'excellents services à la bourgeoisie dans la lutte menée contre les forces anciennes. Par conséquent, il était inévitable qu'elle en fit usage contre son second ennemi, le prolétariat. Ce n'est pas que le prolétariat fût hostile au darwinisme. Bien au contraire. Ses champions, les sociaux-démocrates, ont immédiatement accueilli avec sympathie, dès son apparition, la théorie de Darwin, car ils voyaient en elle une confirmation et une rectification (*eine Bestätigung und Ergänzung*) de leur propre théorie. Non pas dans le sens – ce que ses adversaires superficiels croient parfois – que la social-démocratie voudrait que le darwinisme soit le socle du socialisme. Les revendications sociales ne peuvent s'appuyer que sur des arguments sociaux. Mais c'est bien au sens que la mise en évidence (*Nachweis*) faite par Darwin – suivant laquelle, même dans un monde organique apparemment statique, c'est l'évolution qui domine – s'est bien trouvée confirmée et complétée par la doctrine de Marx sur le développement social progressif<sup>106</sup>.

En tout cas, il était tout naturel que la bourgeoisie utilisât le darwinisme contre le prolétariat. *La bourgeoisie combat sur deux fronts, et les classes réactionnaires le savent bien*. Si la bourgeoisie attaque leur autorité dans le dessein de prendre leur place, elles répondent en mettant en garde contre le péril d'une destruction de toute autorité. Elles désignent le prolétariat, qui est prêt à se mettre en branle sous couvert de la bourgeoisie, espérant dissuader ainsi cette dernière d'emprunter la voie révolutionnaire. Naturellement, les représentants de la bourgeoisie répondent alors : Aucun danger ! Notre science ne fait que réfuter votre insupportable autorité, et elle nous soutient justement dans notre lutte contre les ennemis de tout poil.

Lors d'un congrès de naturalistes tenu en 1877, le politicien et scientifique réactionnaire Virchow combattit le darwinisme avec cet argument qu'il favorisait le socialisme<sup>107</sup>. «Prenez garde à cette théorie», s'écriait-il face aux darwinistes, «car elle est liée aux théories qui ont causé tant de peur dans le pays voisin»<sup>108</sup>. Cette allusion à la Commune de Paris dut produire tout son effet, surtout en cette année de chasse aux sorcières socialistes (*Sozialistenhetze*)<sup>109</sup>. Mais que dire de la science d'un professeur qui combat le darwinisme avec l'argument qu'il ne peut être juste puisque si dangereux ! Haeckel ne pouvait pas rester indifférent à cette accusation d'être complice de la subversion rouge, car elle venait ternir la doctrine qu'il défendait. Il a

<sup>106</sup> Cf. Marx, préface de *La critique de l'économie politique* (1859) : «À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'ÉPOQUES PROGRESSIVES de la formation sociale économique». Cette vision qui aurait pu légitimer une vision gradualiste de l'évolution sociale, fut celle de la social-démocratie qui faisait du socialisme le simple aboutissement d'une série d'étapes historiques s'étendant sur des millénaires. En 1914, Lénine reprit l'apport hégélien présent chez Marx, qui était non ÉVOLUTIONNAIRE MAIS RÉVOLUTIONNAIRE : «un développement pour ainsi dire en spirale et non en ligne droite ; un développement par bonds, par catastrophes, par révolutions, "par solutions de continuités" ; la transformation de la quantité en qualité ; les impulsions internes du développement, provoquées par la contradiction, le choc des forces et tendances diverses agissant sur un corps donné, dans le cadre d'un phénomène donné ou au sein d'une société donnée» [Lénine, «La doctrine de Marx», *Œuvres*, tome 21, p. 37-87].

<sup>107</sup> Rudolf Virchow (1821-1902), médecin pathologiste, fut l'un des fondateurs du Parti progressiste allemand (Deutsche Fortschrittspartei, DFP), créé en 1861 ; membre du Conseil municipal de Berlin, il fut député au Reichstag de 1880 à 1893, plaidant pour une médecine sociale. Contrairement à ce qu'affirme, de façon cavalière, Pannekoek, Virchow ne fut pas un «réactionnaire» : il combattit Bismarck, au point de le provoquer (vainement) en duel. Il lutta pour l'autonomie administrative des communes et pour les droits des minorités, dont les Polonais, très nombreux en Prusse. Il combattit de façon résolue l'antisémitisme tout comme le colonialisme. Il se trouva sur le point, en 1871, «d'accepter amicalement» la théorie de Darwin (*freundlich aufzunehmen*), pour autant qu'elle fût progressiste : «Je peux seulement ajouter que je suis darwiniste du fond du cœur, au même titre que je suis dans mon cœur cosmopolite» (*Ich kann dazu nur sagen, dass ich im Herzen Darwinist bin, wie ich im Herzen Kosmopolit bin*). Il combattit le darwinisme dans un discours tenu à Munich le 22 septembre 1877, lors de la 50<sup>e</sup> Assemblée des naturalistes et médecins allemands, mais en visant essentiellement Haeckel, son ancien élève (*Die Freiheit der Wissenschaft im modernen Staat*, Verlag von Wiegandt, Hempel & Parey, Berlin 1877), qu'il opposait au «darwinisme progressiste» (*fortgeschrittener Darwinismus*), sans préciser lequel. Son erreur scientifique la plus flagrante fut d'avoir nié l'ancienneté de l'homme de Neandertal, qu'il considérait comme une sorte de dégénérescence de l'homme moderne, et non comme un homme préhistorique différent de l'*homo sapiens* [Source : Manfred Vasold, *Rudolf Virchow: Der Große Arzt und Politiker*, Fischer Verlag, Francfort/Main 1990].

<sup>108</sup> Virchow affirme, en fait, dans son discours : «... j'ose espérer que la théorie de l'évolution ne nous fera pas subir toutes les horreurs que des théories similaires ont réellement occasionnées dans le pays voisin». [«Die Freiheit der Wissenschaft im modernen Staat», Verlag von Wiegandt, Hempel & Parey, Berlin, 1877, p. 12].

<sup>109</sup> Lois antisocialistes prises par Bismarck et promulguées par l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> en 1878. La loi interdit les organisations socialistes et sociales-démocrates, ainsi que toutes leurs activités au sein de l'Empire allemand. Les partis politiques sont également interdits. Les chefs social-démocrates peuvent se présenter aux élections en tant que candidats indépendants. Les parlementaires élus forment des groupes parlementaires non officiels au Reichstag ainsi que dans les parlements régionaux. Les lois seront en vigueur jusqu'en 1890. Le SAP prendra le nom de SPD, un an plus tard, lors du congrès d'Erfurt.

immédiatement expliqué, et répété plus tard à plusieurs reprises, que le darwinisme démontrait précisément l'absurdité des revendications socialistes et que darwinisme et socialisme «*se comportaient ensemble comme le feu et l'eau*» !

Les arguments ne sont pas bien loin. L'émergence de la doctrine darwinienne les a mis directement à portée de la main. La lutte darwinienne pour l'existence a trouvé son modèle dans la concurrence capitaliste; aujourd'hui, à l'inverse, c'est la concurrence capitaliste qui est comparée à la lutte animale pour l'existence et qui est ainsi élevée à la dignité de loi naturelle.

Suivons l'argumentaire de Haeckel, dont les idées forces se retrouvent chez la plupart des auteurs qui de façon similaire combattent le socialisme à l'aide du darwinisme.

Le socialisme est une théorie qui présuppose l'égalité naturelle des êtres humains et vise leur égalité sociale : droits égaux, devoirs égaux, biens égaux, plaisirs égaux. *Mais le darwinisme est précisément la justification scientifique de l'inégalité.* La théorie de l'évolution (*Abstammungslehre*) nous montre que le développement des animaux va dans le sens d'une différenciation ou d'une division du travail toujours plus grande entre les différents organes. Plus l'animal se développe extérieurement, plus il se perfectionne, plus s'accroît son inégalité intérieure. Nous observons dans la société également cette division du travail entre les professions, les classes, etc., et plus une forme d'État (*Staatswesen*) se développe, plus progresse cette division du travail, qui repose sur l'inégalité des efforts requis, des capacités, des richesses et des salaires. C'est pourquoi cette théorie de la descendance (*Descendenztheorie*) «*est à recommander comme le meilleur antidote contre l'absurdité incommensurable de l'égalitarisme socialiste*»<sup>110</sup>.

Cela est encore plus valable pour cette théorie particulière de Darwin, la théorie de la sélection (*Auslesetheorie*). Le socialisme veut abolir la concurrence, la compétition (*Wettkampf*) pour l'existence. Mais le darwinisme enseigne que cette lutte est naturelle et inévitable et n'est rien d'autre que la forme humaine d'une loi naturelle valable pour tout le monde organique. Et cette lutte est non seulement naturelle, mais aussi utile et salutaire. *La lutte apporte toujours plus de perfection, et ce perfectionnement se traduit par l'élimination constante des incapables (Untauglichen).* Seule une minorité choisie, privilégiée par ses aptitudes, est capable de survivre à la concurrence, alors que la grande majorité doit nécessairement périr misérablement. Tous sont appelés, mais il y a peu d'élus<sup>111</sup>. La lutte pour l'existence, c'est en même temps la victoire des meilleurs, tandis que les mauvais, les incapables disparaissent. On peut déplorer, comme on peut s'en chagriner, que, tous les gens doivent mourir, mais cette réalité ne peut être ni niée ni changée.

Il convient de noter ici comment un petit changement de mots à peu près synonymes contribue de manière substantielle à l'objectif de la défense du capitalisme. Darwin a parlé de la survie des plus 'convenables' (*Passendsten*), de ceux qui s'adaptent le mieux aux circonstances. Mais étant donné que dans la lutte, ils l'emportent sur les autres grâce à leur meilleure organisation, il est facile de les appeler les plus capables, voire même les «meilleurs» – une expression forgée par Herbert Spencer<sup>112</sup>. À ce jeu, les grands capitalistes sortis vainqueurs de la lutte sociale devraient être proclamés les meilleurs.

Haeckel a toujours adhéré à ce point de vue; en 1892, il l'a exprimé dans le passage suivant :

Le darwinisme – la théorie de la sélection – apparaît à la lumière d'une critique impartiale comme un principe aristocratique; il est basé sur la «sélection des meilleurs» ! La division du travail, sur laquelle se fonde de préférence le développement progressif du monde organique, provoque nécessairement une divergence de caractères toujours plus grande, une inégalité toujours croissante entre les individus, dans leur activité, leur éducation, leur condition. Plus la culture humaine s'élève, plus doivent s'accroître les disparités ou les gradations au sein des différentes couches laborieuses, qui travaillent de concert au fonctionnement de la machinerie complexe de la civilisation. Le communisme ainsi que l'égalité des conditions d'existence et de services sociaux à laquelle aspire la social-démocratie devraient être synonymes de rechute dans la barbarie, dans l'état primordial animal des peuples indigènes vivant à l'état de brutes<sup>113</sup>.

---

<sup>110</sup> Pannekoek donne la citation sans mentionner l'auteur [Ludwig Woltmann, *Die Darwinsche Theorie und der Sozialismus. Ein Beitrag zur Naturgeschichte der menschlichen Gesellschaft*, Hermann Michels Verlag, Düsseldorf, 1899]. Elle est très approximative. Nous en donnons la teneur exacte : «... **tout homme politique raisonnable et impartial devrait recommander la théorie de la descendance, et de façon générale la théorie de l'évolution, comme le meilleur antidote contre l'absurdité incommensurable de l'égalitarisme socialiste.**»

<sup>111</sup> Évangile selon saint Mathieu, 22, 14.

<sup>112</sup> Herbert Spencer, *The Principles of Biology*, vol. I, Londres, 1862, p. 444. Spencer parla pour la première fois de «Survival of the fittest» (sélection des plus aptes) : «*This survival of the fittest, which I have here sought to express in mechanical terms, is that which Mr. Darwin has called 'natural selection', or the preservation of favoured races in the struggle for life.*»

<sup>113</sup> Ernst Haeckel, «Die Weltanschauung des neuen Kurses», *Freie Bühne*, III, n° 3, 1892, p. 305-313.

Avant même Darwin, le philosophe anglais Herbert Spencer avait déjà fondé une théorie sociale : c'était *une théorie de l'individualisme bourgeois*, fondée sur la lutte pour l'existence, et qu'il brancha très directement sur le darwinisme. Dans le monde animal, les vieux, les malades et les faibles sont constamment exterminés; seuls survivent les animaux forts et en bonne santé. Par conséquent, la lutte pour l'existence est en même temps un processus de *purification de la race*, qui se protège ainsi contre les effets de la décrépitude (*Verschlechterung*). C'est l'effet bénéfique de la lutte – où chacun remporte un succès plus ou moins grand proportionnel à ses efforts (*Anstrengung*) et à ses mérites (*Qualität*) –, que le degré le plus élevé de perfection est garanti par une discipline rigoureuse. Si cette compétition cesse, si chacun est assuré de sa propre subsistance sans lutter, sans déployer d'efforts, la décrépitude de la race en sera la conséquence nécessaire. Si les faibles, les inaptes, les malades sont artificiellement protégés et maintenus en vie, une dégénérescence (*Degeneration*) progressive, la décrépitude de la race doit en être l'inévitable conséquence. Si la sympathie qui s'exprime par la charité va au-delà de limites raisonnables, elle manque son but; au lieu d'alléger la souffrance, elle augmente la somme de souffrances pour les générations à venir. L'effet positif d'une lutte acharnée pour l'existence est évident chez les animaux sauvages; ils sont tous débordants de santé et de force parce qu'ils ont dû passer par une dure école, celle des innombrables dangers et difficultés à surmonter, où tout ce qui est entaché du moindre défaut périt<sup>114</sup>. Si les maladies et les faiblesses sont si fréquentes chez les hommes et les animaux domestiques, c'est parce que les malades et les faibles sont artificiellement maintenus en vie en partant d'un autre point de vue (*aus anderen Rücksichten*). Le socialisme, qui veut abolir la lutte pour l'existence présente dans le monde humain, provoquera nécessairement *une progressive dégénérescence physique et morale* (*geistliche*) *de l'humanité*.

Telles sont les idées forces de l'argumentaire que le darwinisme forge comme arme pour défendre l'ordre bourgeois. Aussi puissants que puissent paraître au premier abord de tels arguments, il n'a pas été difficile aux porte-parole du socialisme d'en démontrer l'insigne faiblesse. Il s'agit ici des vieux arguments déjà utilisés par le capitalisme contre le socialisme : ils ont été habillés de neuf en se parant d'atours darwinistes et traduisent une ignorance égale tant du socialisme que du capitalisme.

La comparaison de la société avec un corps animal ne prend pas en compte le fait que les individus humains ne sont pas complètement différents – comme les différents organes et cellules du corps –, mais différent seulement par le degré de leurs caractères. La division du travail dans la société ne peut donc pas aller si loin, jusqu'au point que chez une personne toutes les autres capacités s'atrophient complètement au détriment d'une seule (*auf Kosten einer einzigen*). D'ailleurs, quiconque a la moindre idée du socialisme sait que ce dernier ne met pas fin à une division avantageuse du travail, mais qu'il rend la possible sous une forme adéquate. Ce ne sont pas les différences entre les travailleurs, entre leurs aptitudes et leurs activités qui devront cesser, c'est seulement *la différence entre travailleurs et exploités*.

C'est incontestablement vrai pour les animaux : dans la lutte pour l'existence, les animaux les plus parfaits physiquement, les plus forts et les plus sains triomphent; mais cela ne s'applique pas à la concurrence capitaliste. La victoire ne dépend pas de l'excellence personnelle du combattant. Même si le sens des affaires et l'énergie jouent pleinement leur rôle, surtout dans le monde de la petite-bourgeoisie, la victoire dépend à la longue, de plus en plus, de la *possession de capital*. Le gros capital terrasse le plus petit, même si celui-ci est entre les mains des plus doués. Ce ne sont pas les qualités personnelles, mais la possession de l'argent, de la richesse, qui entraînent le succès dans la lutte pour l'existence. Les propriétaires d'un petit capital ne périssent pas en tant qu'êtres humains, mais seulement en tant que capitalistes; *ils ne sont pas éliminés physiquement, mais chassés de la bourgeoisie*<sup>115</sup>. La concurrence capitaliste, si on la compare à la lutte pour l'existence dans le monde animal, en diffère donc du tout au tout, tant dans ses conditions que dans ses résultats.

Ceux qui périssent en tant qu'êtres humains sont *membres d'une autre classe*, d'une classe qui ne participe nullement de cette concurrence. *Les travailleurs ne font pas concurrence aux capitalistes, mais leur vendent leur force travail*. Ils n'ont même pas la possibilité, faute de biens, de mesurer leurs capacités personnelles, peut-être excellentes, à celles des capitalistes. Ils ne sont pas pauvres et misérables parce qu'ils sont soumis à la

<sup>114</sup> Cette vision n'était plus vraie à l'époque de la Préhistoire, où les animaux les plus vigoureux, comme les mammouths, ont été systématiquement chassés, jusqu'à être exterminés par l'homme primitif. Cf. *Dossier Pour la Science* n° 43, avril 2004 : «La vie au temps des mammouths».

<sup>115</sup> L'ère des génocides qui commence avec le massacre des Arméniens, en particulier ceux issus de la petite-bourgeoisie commerçante et industrielle, en 1896 et en 1909, va infirmer cette assertion de Pannekoek. Le facteur ethnique ou religieux sera de plus en plus utilisé pour éliminer physiquement la fraction la plus vulnérable de la bourgeoisie ayant la malchance d'appartenir à la «mauvaise ethnie» dans le jeu des rivalités intercapitalistes et/ou interimpérialistes.

concurrence en raison de leur médiocre «aptitude physique» (*Tauglichkeit*) dans le jeu concurrentiel, mais parce que *leur force de travail est insuffisamment rémunérée*. Leurs enfants, bien qu'ils soient physiquement forts et en bonne santé, périssent en grand nombre, tandis que les enfants de riches sont protégés et élevés avec tous les soins nécessaires, même si leurs prédispositions sont défavorables. Cette faiblesse qui entraîne ici le déclin (*Untergang*) n'est pas le fruit d'une prédisposition naturelle héréditaire, mais le produit d'une circonstance extérieure. *Le capitalisme crée artificiellement toutes ces conditions défavorables* par l'exploitation, la réduction des salaires, le chômage, les crises, les conditions de logement, les longues heures de travail. Et c'est ainsi que périssent en grand nombre les pousses viables, souvent les plus robustes.

Les sociaux-démocrates n'eurent donc aucun mal à démontrer la non-pertinence de l'application du darwinisme à la société. Mais il n'y avait pas que les sociaux-démocrates qui se soient dressés contre les arguments des darwinistes bourgeois, dont l'argumentaire n'est pas une simple défense de la société bourgeoise : il s'agit bien de la défense de l'exploitation la plus féroce, celle où il s'agit d'écraser sans pitié tous les faibles. *La violence, c'est le droit*, tel est le contenu de cette doctrine, *le succès étant la preuve de la perfection*. Cette argumentation visait non seulement le socialisme, mais aussi *toute idée de réforme sociale* ou *toute forme de philanthropie*, qui s'efforçaient d'atténuer les pires misères et les lacunes béantes de notre ordre social. C'est pourquoi les réformateurs sociaux et les philanthropes, les bourgeois défendant une conception éthique, s'y sont opposés. Ils avaient d'autant plus de raisons de le faire que cette doctrine constituait au fond un très réel danger pour la société bourgeoise elle-même. Car déjà le prolétariat se dressait sur ses pieds et fondait son droit sur sa puissance ascendante. Aussi, tous ceux qui ne voulaient rien savoir de la lutte pour le pouvoir et tentaient de réconcilier le prolétariat avec un capitalisme bien réformé devaient combattre la doctrine des darwinistes bourgeois.

Ils ont souligné, bien sûr et avant tout, l'aspect éthique de la question, ce en quoi ils étaient soutenus par les socialistes éthiques, qui voulaient fonder le socialisme sur l'éthique. Les qualités qui permettent de triompher dans la compétition capitaliste sont-elles celles que l'on doit renforcer dans l'intérêt du progrès ? Non, bien au contraire ! Ruse, manque total de scrupules, fraude, telle est la base du «sens des affaires» qui permet de se faire un nom dans le monde des affaires. Tous les moyens menant directement au bague sont utilisés dans ce monde concurrentiel sans pitié, où le Code pénal devient le seul critère déterminant ce qui est moralement (*sittlich*) licite. La lutte capitaliste pour l'existence ne se traduit pas par *le triomphe des plus aptes au sens moral*; elle n'améliore pas éthiquement l'humanité, mais plutôt l'avilit. Mais c'est précisément pour cette raison que l'être humain doit intervenir dans cette lutte. La lutte pour l'existence dans la société humaine ne peut se mener en s'appuyant sur les principes brutaux et dénués de pitié du monde animal. L'homme n'est pas un fauve. En tant qu'être libre et moral se fixant des objectifs plus élevés, il doit abolir l'application déchainée de cette loi de la nature. Il peut adoucir cette lutte pour l'existence et remplacer les règles de l'animalité par un ordre universellement rationnel et moral.

En ce qui concerne ce dernier point de vue, il convient de souligner qu'il ne peut évidemment être question d'abolir une loi naturelle. L'idée que la loi devrait être inapplicable parce qu'elle contredit nos principes moraux est une idée absurde face à la réalité de la loi de nature. Il suffit d'examiner si – et dans quelle mesure – elle est applicable dans des conditions différentes. Et sur ce point, il a été suffisamment démontré que le transfert acritique des axiomes darwiniens (*Darwinschen Prinzipien*) au monde humain conduit à des conclusions erronées.

## Le principe naturel et la théorie sociale

Ce résultat n'est pas le fruit du hasard. Le darwinisme et le marxisme sont deux théories différentes, l'une vaut pour le monde animal, l'autre pour la société. Elles se complètent en ce sens que le monde animal évolue jusqu'à l'homme en suivant les principes darwiniens (*nach dem Darwinschen Prinzip*), et qu'à partir du moment où l'homme émerge du monde animal, le marxisme représente la loi du développement ultérieur. Mais si l'on veut étendre le champ d'une doctrine à celui de l'autre, là où s'appliquent des lois complètement différentes, on en tirera nécessairement de fausses conclusions.

C'est notamment le cas lorsqu'on veut induire d'un principe de nature la forme de société qui serait naturelle ou conforme à la nature. Tel était précisément l'objectif des darwinistes bourgeois : induire du darwinisme, prévalant dans le monde animal, que l'ordre social capitaliste s'accorderait avec lui, qu'il serait donc un ordre de la nature et qu'il devrait éternellement exister. Inversement, il y a eu des socialistes qui ont essayé de la même manière de prouver que le socialisme est dans l'ordre de la nature. Sous le capitalisme, soutenaient-ils, la lutte pour l'existence, la compétition dans laquelle sont engagés les hommes, se fait non pas à armes égales mais avec des armes artificielles, inégales. La supériorité naturelle des individus plus sains, plus forts, plus beaux, plus intelligents ou moralement meilleurs ne peut pas s'épanouir, car la naissance, le statut et surtout la fortune déterminent le résultat de la lutte. Le socialisme, qui souligne cette inégalité contre nature, rend les conditions également favorables pour tous; ainsi la véritable lutte pour l'existence, où ne prédominera que la supériorité personnelle, pourra pour la première fois prendre tout son sens. D'après les principes darwiniens, le mode socialiste de production devrait donc être qualifié d'ordre réellement naturel ou d'ordre conforme à la nature.

Cet argumentaire n'est pas si mauvais si on le prend comme une contrepartie critique des positions darwinistes-bourgeoises. Mais il est aussi pourri à la racine que ces dernières positions. Ces deux argumentaires qui aboutissent à des résultats opposés sont également faux, parce qu'ils partent de cette prémisse depuis longtemps réfutée qu'il existerait un certain ordre social naturel ou conforme à la nature.

Le marxisme nous a appris qu'un tel ordre social naturel n'existe pas ou ne peut pas exister. En d'autres termes, que tout ordre social est naturel. Chaque ordre social est nécessaire et bien sûr dans les conditions existantes sur lesquelles il se base. Il n'y a pas un seul ordre social particulier qui doit être considéré comme naturel, mais les différents ordres sociaux se succèdent en raison du développement des forces productives, et chacun est en son temps tout aussi naturel que le suivant qui apparaît ultérieurement. Le capitalisme n'est pas le seul ordre naturel, comme le croit la bourgeoisie, pas plus que n'importe quel ordre universel (*Weltordnung*) socialiste n'est le seul ordre naturel, comme certains socialistes veulent nous le démontrer. Le capitalisme était naturel dans les conditions du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le féodalisme l'était au Moyen Âge, et le socialisme le sera au niveau du développement futur des forces productives. La tentative de présenter un unique ordre social comme le seul ordre de la nature est tout aussi stupide que de présenter n'importe quel animal comme le sommet de perfection. Le darwinisme nous enseigne que chaque animal de son espèce est parfaitement construit, c'est-à-dire également adapté à des conditions de vie particulières; de même, le marxisme nous enseigne que tout ordre social est adapté à ses conditions d'existence et, en ce sens, est bon et excellent.

C'est la raison fondamentale pour laquelle devait nécessairement échouer la tentative des darwinistes bourgeois de défendre le capitalisme déclinant au moyen du darwinisme. Les arguments scientifiques doivent presque toujours conduire à de fausses conclusions dans le domaine des questions sociales, ***car la nature est restée identique tout au long de l'histoire humaine***<sup>116</sup>, alors que les formes sociales changent rapidement et constamment à cette époque. C'est l'étude de la société elle-même qui décèle les facteurs qui modifient la société et jouent un rôle dans le développement social. Le marxisme et le

---

<sup>116</sup> Souligné par nous. Cette vision péremptoire aboutit à une négation de l'histoire dramatique de la nature, nature considérée ici *sub specie aeternitatis*. Nous renvoyons à notre commentaire sur cette assertion (introduction du traducteur et éditeur).



darwinisme doivent donc rester chacun dans leur domaine; ils sont indépendants l'un de l'autre et n'ont rien à voir directement l'un avec l'autre.

Mais une question importante surgit à présent devant nous. Pouvons-nous nous en tenir à ce résultat, que le marxisme s'applique à la société exclusivement, le darwinisme au monde organique exclusivement, sans être autorisés à déborder d'un domaine sur l'autre ? Dans la pratique, il est très commode d'avoir un principe pour le monde humain et un autre pour le monde animal. Mais ce faisant, on oublie que *l'homme est aussi un animal*. L'homme s'est développé à partir de l'animal, et les lois qui s'appliquent au monde animal ne peuvent jamais cesser de s'appliquer à lui. Certes, l'homme est un animal très singulier. Mais il faut aussi partir de cette singularité, qui distingue l'homme de l'animal, et explique pourquoi un principe valable pour les animaux ne s'applique plus aux êtres humains ou revêt une autre forme.

Voilà donc un nouveau motif d'interrogation. Pour les darwinistes bourgeois, ce problème n'existe pas; ils déclarent simplement que l'homme est un animal et appliquent donc sans plus attendre l'axiome darwiniste à l'homme. Nous avons déjà vu quelles conclusions erronées ils en tirent. Pour nous, la question n'est pas aussi simple : nous devons d'abord comprendre les différences existant entre les humains et les animaux, et ensuite découvrir pourquoi les principes du darwinisme se sont transformés dans le monde humain en principes complètement différents : ceux du marxisme.

## Le vivre-ensemble social

La première singularité notable chez l'homme, c'est qu'il est *un être social*. Mais en cela, il ne se distingue guère de l'ensemble des animaux, car beaucoup d'espèces animales ont un mode de vie social. Mais il diffère des animaux que nous avons pris en considération dans la discussion de la doctrine darwinienne, des animaux qui luttent séparément pour assurer leur subsistance, chacun pour son propre compte et contre tous les autres. Ce ne sont pas aux animaux qui, comme la plupart des prédateurs, vivent isolés et servent de modèles aux darwinistes bourgeois, que les êtres humains doivent être comparés, mais bien aux animaux vivant ensemble en société. La vie en société est une force nouvelle dont nous n'avons pas encore tenu compte; chez les animaux, elle fait appel à de nouveaux rapports et à de nouvelles particularités.

C'est également une très grave erreur de considérer la lutte pour l'existence comme la seule force dominante qui façonne le monde organique. La lutte pour l'existence est la principale force qui explique l'émergence de nouvelles espèces. Mais Darwin lui-même savait très bien qu'il y avait d'autres forces impliquées dans la formation des formes, des habitudes et des qualités des êtres vivants. Dans son ouvrage ultérieur *The Descent of Man*<sup>117</sup>, en particulier, il s'est longuement penché sur la sélection sexuelle et a expliqué comment la compétition des mâles pour s'emparer des femelles a donné naissance aux couleurs vives des oiseaux et des papillons ainsi qu'aux vocalismes des oiseaux. Il consacra également tout un chapitre au vivre-ensemble social (*Zusammenleben*). Le travail du célèbre anarchiste Kropotkine, *L'entraide : Un facteur de l'évolution*<sup>118</sup>, en donne de nombreux exemples\*. La meilleure représentation des effets de la vie sociale se trouve dans l'ouvrage de Kautsky *L'Éthique et la conception matérialiste de l'histoire*<sup>119</sup>.

Lorsqu'un certain nombre d'animaux vivent en commun dans un groupe, un troupeau ou une meute, *ils mènent ensemble vers l'extérieur la lutte pour l'existence. Au sein d'un tel groupe, la lutte pour l'existence cesse*; les animaux vivant en commun n'entrent plus en compétition les uns avec les autres, compétition au terme de laquelle les faibles sont éliminés. Au contraire, les faibles bénéficient exactement des mêmes avantages que les plus forts. Si certains animaux – en raison de leur meilleur flair, de leur force plus grande ou de leur meilleure expérience – sont avantagés pour découvrir les meilleurs pâturages et plus aptes à repousser leurs ennemis, cet avantage ne leur revient pas à eux personnellement : c'est tout le groupe, même les individus naturellement les moins dotés, qui bénéficie de ces avantages. Le rattachement des plus dépourvus aux mieux pourvus par nature vient donc réduire quelque peu l'effet de particularités plus défavorables.

Or la vie en commun procure un avantage décisif qui rejailit sur toute la communauté, sans exception. L'union de leurs forces donne au groupe une force nouvelle bien plus importante que celle dont jouit même l'individualité animale la plus forte. Grâce à cette force unifiée, les herbivores sans défense peuvent repousser leurs prédateurs, qui n'osent guère s'approcher d'eux. C'est seulement ainsi qu'il est possible d'assurer la meilleure protection aux jeunes animaux; la vie en communauté offre donc à tous ses membres des avantages significatifs. Un autre avantage est que la vie en société favorise une division du

<sup>117</sup> *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Traduction française par Edmond Barbier (d'après la seconde édition anglaise augmentée), 3<sup>e</sup> édition, C. Reinwald, Paris, 1881, préface de Carl Vogt. Retraduction (17 traducteurs, directeur : Patrick Tort; coordinateur : Michel Prum), sous le titre : *La Filiation de l'homme et la Sélection liée au sexe*, 2012, Slatkine (Genève) et Honoré Champion (Paris), Institut Charles Darwin International, Champion Classiques.

<sup>118</sup> Peter Kropotkin, *Gegenseitige Hilfe in der Entwicklung*, Leipzig, Verlag von Theodor Thomas, 1904 (Authorisierte Übersetzung von Gustav Landauer). Traduction française : éd. Écosociété, coll. Retrouvailles, 2005.

\* Kropotkine souligne que les étudiants russes de Darwin ont d'abord mis l'accent sur ce facteur d'entraide, et il attribue cela au fait qu'ils ont eu la meilleure opportunité d'observer la vie animale dans les vastes steppes. La cause principale, cependant, serait qu'en Russie la compétition capitaliste, qui en Europe de l'Ouest a fait de la lutte contre tous une idée commune à tous, n'a pas encore dominé la vie, et l'esprit du communisme villageois, basé sur l'aide mutuelle, a continué à influencer fortement les idées des milieux sociaux russes. L'homme voit toujours la nature à travers les lunettes de ses propres relations sociales (NOTE DE PANNEKOEK).

<sup>119</sup> Karl Kautsky, *Ethik und materialistische Geschichtsauffassung* [1906], Verlag von J.H.W. Dietz Nachfolger, Stuttgart, 1910 [<https://archive.org/details/ethikundmaterial00kaut/page/n4>]. Reprint : Sarastro G.m.b.H., Paderborn, 2012.

travail. Ces animaux envoient des éclaireurs ou des sentinelles chargés de la sécurité, tandis que tous les autres peuvent, sereinement, prêter toute leur attention au fait de manger ou de cueillir, se fiant entièrement aux signaux d'alarme de leurs sentinelles.

Une telle société animale évolue donc déjà, à un certain point, vers une unité, vers un organisme unique. Naturellement, l'interaction sociétale reste infiniment plus lâche que celle qui se développe entre les cellules d'un corps animal donné. Parce que leurs membres restent complètement et mutuellement égaux, c'est seulement avec les fourmis, les abeilles et quelques autres insectes que l'on voit apparaître une différenciation organique, et ces membres sont capables de vivre isolément, quoique dans des conditions moins favorables. Mais au moins le groupe devient un corps cohérent, et il doit exister une force donnée qui vient rattacher chacun de ses membres au groupe.

Cette force, c'est celle des *instincts sociaux* qui maintiennent la cohésion du groupe et lui permettent de survivre. Chaque animal doit placer l'intérêt du groupe tout entier au-dessus du sien propre; il doit toujours agir avec tout l'instinct rendu nécessaire à l'existence du groupe, en dehors de toute prise en compte de lui-même. Aussi longtemps que chacun des herbivores, en état d'infériorité, ne pense qu'à sa propre survie lors d'une attaque par un prédateur, et trouve son seul salut dans la fuite, alors le troupeau qui s'était réuni à l'occasion se disperse de nouveau. Ce n'est que lorsque cet énorme instinct de conservation est supprimé au profit d'un instinct de cohésion bien plus fort – l'animal osant jouer sa propre vie – que le troupeau reste soudé et profite de tous les avantages de cette cohésion. L'abnégation, la bravoure, le dévouement, la discipline, la loyauté, l'esprit de rigueur doivent nécessairement naître ainsi, car là où ces vertus font défaut, l'association (*Verband*) meurt, et seulement là où elles prennent de la vigueur, l'association se maintient en vie.

Ces instincts se seront d'abord développés par habitude ou nécessité. Puis la lutte pour l'existence les a progressivement renforcés. Darwin écrit dans son *Origine des espèces* :

Dans le cas d'animaux vivant en groupe, la sélection naturelle adaptera chaque individu au bénéfice du groupe tout entier, de sorte que chaque membre puisse bénéficier de ce changement<sup>120</sup>.

Chaque troupeau d'animaux se trouve encore en concurrence avec d'autres troupes de la même espèce. Le troupeau qui sait le mieux s'affirmer contre ses ennemis persévère dans la lutte, tandis que les moins aptes périssent. En revanche, pourront le mieux s'affirmer tous ceux chez qui les instincts sociaux prédominent nettement. Là où les animaux sont faibles, ils sont plus facilement la proie de leurs ennemis ou doivent se contenter de pâturages médiocres. Ces instincts sont les attributs (*Merkmale*) les plus importants, les plus cruciaux : ils sont un facteur déterminant de survie dans la lutte pour l'existence. *Par conséquent, portés par la lutte pour l'existence, les instincts sociaux se transforment en force omnipotente.*

Ce type de rapports (*Verhältnisse*) [dans la nature] vient donner un éclairage tout à fait nouveau sur les positions des darwinistes bourgeois. Ils affirmaient que seule la suppression de tous les faibles était conforme à la nature et qu'il était nécessaire d'empêcher un déclin de la race, alors que la protection des faibles était contre nature et ne conduisait qu'à la dégénérescence (*Entartung*). Et que voyons-nous ici ? Dans la nature elle-même, dans le monde animal, nous constatons que les faibles sont protégés, qu'il leur est inutile de ne compter que sur leur propre force, et que leur élimination n'est pas causée par leur propre faiblesse. Et cette institution n'est pas une faiblesse, mais une force pour le groupe où elle domine ! Les groupes d'animaux dans lesquels l'entraide est la plus prononcée sont ceux qui préservent le mieux leur place dans la lutte pour l'existence. Ce qui semblait être une cause de faiblesse – dans une simpliste conception darwiniste – devient au contraire un facteur de victoire, quand les détenteurs d'une grande force solitaire mais se battant seuls sont terrassés. C'est la race prétendument déclinante ou dégénérante qui remporte la victoire et se révèle dans la pratique la mieux adaptée, la meilleure.

Que les assertions ou arguments des darwinistes bourgeois soient à courte vue, limités et non scientifiques, cela apparaît ici de manière évidente. Ils empruntent leurs lois de la nature et leurs concepts de 'conformité à la nature' (*Begriffe des Naturgemäßen*) à une partie du monde animal, celle des animaux solitaires, avec lesquels le monde humain est le moins comparable, tandis qu'ils ignorent purement et simplement les animaux vivant dans les mêmes conditions que les humains. Ceci, bien sûr, s'explique par leur propre situation matérielle. C'est précisément parce que ces darwinistes appartiennent eux-mêmes à une classe dans laquelle on se bat

---

<sup>120</sup> Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, traduction d'Aurélien Berra [directeur : Patrick Tort, coordonnateur : Michel Prum], travaux de l'Institut Charles Darwin International, Genève, Champion (poche) et Slatkine (grand format), 2009.

contre ses concurrents chacun pour soi, qu'ils sont obnubilés par les formes animales de la lutte pour l'existence qui ressemblent à cette compétition bourgeoise. C'est pourquoi ils négligent un aspect essentiel, le plus important pour l'être humain : l'altruisme.

Quoi qu'il en soit, les darwinistes sont conscients que tout ce qui surgit dans le monde animal et humain ne peut se résumer à la brutalité égoïste. Les savants bourgeois soulignent le fait que chez tout être humain l'égoïsme, l'amour propre (*Selbstliebe*) tout comme l'altruisme et l'amour du prochain (*Nächstenliebe*) sont innés. Mais étant donné qu'ils ignorent l'origine sociale de cet altruisme, ils ne connaissent ni les limites ni les conditions de tous ces sentiments. Il ne subsiste que des idées confuses dont ils ne savent que faire dans la pratique.

Tout ce qui s'applique aux animaux sociaux s'applique tout autant aux êtres humains. Nos ancêtres simiesques et les hommes primitifs qui ont évolué à partir d'eux étaient des animaux faibles et sans défense, qui – comme presque toutes les espèces de singes – vivaient à l'origine en commun et en petits groupes (*Trupps*). C'est là qu'ont dû surgir les mêmes instincts ou sentiments sociaux, qui se sont ensuite transformés en sentiments moraux chez les êtres humains. Il est bien connu que notre moralité et notre éthique ne sont rien d'autre que les sentiments sociaux présents dans le monde animal. Darwin, lui aussi, parlait déjà des qualités des animaux qui ont rapport à leurs institutions sociales et «*que l'on pourrait qualifier de morales chez les humains*». La différence réside seulement dans le degré de conscience. Dès que les sentiments sociaux deviennent clairement conscients chez l'homme lui-même, ils acquièrent le caractère de sentiments moraux. Il s'avère donc – ce que les auteurs bourgeois considèrent souvent comme la différence la plus notable entre l'homme et l'animal – que les sentiments moraux ne sont pas du tout le propre de l'homme, mais proviennent directement du monde animal.

À l'origine des sentiments moraux, il y a déjà ce fait qu'ils ne s'étendent pas au-delà des groupes sociaux réels auxquels appartient l'animal ou l'homme. Ils ont pour but pratique de maintenir une solide unité du groupe; par-delà cet objectif, ils ne présentent aucun intérêt. Pour une espèce animale, l'étendue et la nature des groupes sociaux sont déterminées par leurs conditions d'existence et restent donc toujours à peu près similaires. Chez les hommes, par contre, ces groupes ou ces unités sociales se transforment avec le développement économique, ce qui va entraîner aussi une modification du champ d'application des instincts sociaux.

Les groupes d'origine, les tribus (*Stämme*)<sup>121</sup> de peuples sauvages et barbares, forment des associations beaucoup plus fortes que les groupes d'animaux, car ces groupes humains ne sont pas seulement rivaux, mais se battent et se font la guerre directement. Une parenté reconnue et consciente ainsi qu'un langage commun renforcent également les liens. Comme chaque individu dépend complètement de sa propre tribu, il ne périra pas sans obtenir aide et protection. Ici, les instincts sociaux, les sentiments moraux, la subordination de l'individu au tout communautaire doivent se développer jusqu'à culminer en une puissance absolue (*höchste Kraft*). Au cours du développement ultérieur de la société, les tribus (*Stämme*) se défont ou s'unissent en associations économiques élargies, en villes et en 'nations' (*Völker*)<sup>122</sup>. De nouvelles entités (*Einheiten*) ont alors pris la place des anciennes et leurs membres mènent en commun la lutte pour l'existence, en particulier contre d'autres 'peuples' ou 'nations'. La solidarité économique détermine toujours la portée des associations humaines (*Menschenverbände*), à l'intérieur desquelles cesse la compétition mutuelle pour l'existence et à partir desquelles grandissent les sentiments sociaux. À la fin de l'Antiquité, nous voyons toute l'humanité alors connue à l'époque regroupée autour de la Méditerranée en *une seule unité* : l'Empire romain universel (*römischer Weltreich*). Et c'est à cette époque que naquit la doctrine qui étend les sentiments moraux à l'humanité tout entière et proclame que tous les hommes sont frères<sup>123</sup>.

Si nous considérons notre époque, l'humanité tout entière constitue une unité économique de plus en plus large, quoique très lâche; en conséquence, il se développe, quoique le plus souvent sous une forme très abstraite, un sentiment cosmopolitique (*Weltbürgerschaft*) qui touche tous les peuples civilisés. Mais le

<sup>121</sup> L'idée est déjà présente dès le xviii<sup>e</sup> siècle, chez Kant, par exemple dans *L'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784) : «...finalement, ce qui est le dessein suprême de la Nature, un **État cosmopolitique universel arrivera un jour à s'établir** : foyer où se développeront toutes les dispositions primitives de l'espèce humaine» [Kant, *Opuscules sur l'histoire*, GF Flammarion, 1990, p. 86].

<sup>122</sup> On parlait de nations, dans le sens de groupements ethniques, au Moyen Âge. On disait par exemple : nation de Normandie, Bourgogne, Bretagne, Provence, Franconie, Bavière, Saxe, Thuringe, etc.

<sup>123</sup> Dans l'Ode à la joie de Schiller (1785), les hommes ne sont pas (verbe sein) frères mais le deviennent (*werden*) : «*Alle Menschen werden Brüder*». Cette proclamation remplaçait le rêve éveillé : «*Bettler werden Fürstenbrüder*» : «Les mendiants deviendront les frères des princes».

sentiment de la nationalité est bien plus fort, surtout dans les rangs bourgeois, parce que les nations s'affirment comme des regroupements compacts de la bourgeoisie pour mutuellement se combattre. Le sentiment social relatif au compagnonnage de classe demeure bien plus fort, parce que les classes forment de véritables unités sociales, où les intérêts humains les plus importants sont identiques. Ainsi, les groupements sociaux ainsi que les sentiments sociaux se modifient au sein de la société humaine, et cela en raison du niveau de développement économique.

## Les outils, la pensée et le langage

La vivre-ensemble en société, dont la conséquence est l'apparition des instincts moraux, est une particularité qui distingue l'homme de certains animaux, mais non de tous. D'autre part, il existe d'autres particularités qui séparent nettement l'homme du monde animal tout entier, qui n'appartiennent qu'à lui et à nul autre animal. Il y a d'abord le *langage*, puis la *pensée rationnelle*. L'homme est aussi le seul animal qui *utilise les outils qu'il a lui-même créés*. De toutes ces trois particularités, les premières approches (*Ansätze*) sont observables chez l'animal, mais ces ébauches sont devenues chez l'homme des traits caractéristiques (*charakteristischen Merkmalen*), essentiellement nouveaux. Beaucoup d'animaux sont pourvus d'une voix et peuvent communiquer en émettant différents sons (*Lauté*). Mais seul l'homme dispose de sons qui servent à désigner, à nommer des actions et des choses. Les animaux ont aussi un cerveau avec lequel ils pensent; mais la pensée humaine, comme nous le verrons, a un caractère tout à fait nouveau, que nous appelons *pensée rationnelle* ou *pensée abstraite*. Les animaux utilisent aussi des choses inanimées tirées de leur environnement pour leurs propres besoins, par exemple pour construire des nids; les singes utilisent parfois des bâtons ou des pierres; mais seul l'homme utilise des outils qu'il a lui-même fabriqués intentionnellement à cette fin. Les approches primitives observables dans le monde animal peuvent nous convaincre que l'homme a acquis ses traits caractéristiques singuliers non à la suite d'une création miraculeuse, mais en raison d'un progressif développement. La question du comment se sont développés ces premiers rudiments de langage, de pensée et d'utilisation d'outils – jusqu'à prendre chez l'homme un caractère nouveau et exceptionnel – inclut le *problème fondamental de l'humanisation (Menschwerdung) de l'animal*.

Il faut tout d'abord noter que l'homme ne fut capable de ce développement qu'en tant qu'animal social. Les animaux vivant en solitaires en auraient été incapables. En dehors d'un cadre social, une langue est aussi inutile que l'œil dans l'obscurité, et doit à la longue s'atrophier. Un langage ne peut être que social, et il devient aussi socialement nécessaire comme moyen de communication entre ses membres. Tous les animaux qui vivent socialement disposent de moyens de communication, sinon ils ne seraient pas capables d'agir en suivant un plan concerté. Chez l'homme primitif, les sons utilisés pour communiquer, nécessaires à tout travail en commun, ont dû se transformer progressivement en noms d'activités, puis de choses.

L'usage d'outils implique aussi une société. Car ce n'est qu'au sein d'une société que les connaissances nécessaires peuvent être préservées. Les hommes primitifs réduits à une vie solitaire devraient chacun pour soi inventer et réinventer sans cesse cet usage; la disparition de l'inventeur se traduirait par la perte de l'invention et chacun devrait repartir de zéro. Ce n'est qu'en société que les expériences et les connaissances des générations précédentes peuvent être préservées, se reproduire et dès lors s'accroître de manière continue; car les membres individuels d'un groupe ou d'une tribu peuvent mourir, mais **le Tout** (*das Ganze*) **est quasiment éternel**<sup>124</sup>. La connaissance de l'usage des outils n'est pas innée, elle s'apprendra au fur et à mesure; une tradition intellectuelle est donc nécessaire, mais seul le vivre-ensemble social la rend possible.

Ainsi, si les caractéristiques particulières de l'homme sont inséparables de sa vie sociale, elles sont aussi intimement liées. Elles ne se sont pas développées indépendamment, mais conjointement. *La pensée et le langage* ne peuvent exister et se développer si ce n'est en commun; cela doit être immédiatement évident pour quiconque a une vision claire de la nature de sa propre pensée. Dès que nous pensons consciemment, dès que nous réfléchissons, nous nous entretenons proprement avec nous-mêmes; nous remarquons alors que sans les mots du langage, aucune pensée claire ne vient à nous. Là où nous ne pensons pas à l'aide de mots, la pensée reste floue, nous ne pouvons pas vraiment retenir des pensées prises isolément. Chacun peut s'en rendre compte de par sa propre expérience. La cause réside dans le fait que la pensée humaine rationnelle, dite abstraite, est une pensée conceptuelle, qui surgit au moyen de concepts. Cependant, nous ne pouvons définir et retenir les concepts que par des noms. Tout approfondissement de la pensée, tout élargissement de la connaissance doit commencer par une distinction par les noms, par l'attribution de

<sup>124</sup> Souligné par nous. Voir notre commentaire en introduction.

nouveaux noms ou par l'assignation d'un sens plus précis aux anciens. Le langage est le corps de pensée, le matériau sans lequel aucune science humaine ne peut se construire.

La différence entre la pensée humaine et la pensée animale est formulée avec beaucoup de justesse par Schopenhauer – formulation que Kautsky reprend également dans l'ouvrage mentionné plus haut (p. 95). Dans la suite de ses actions, l'animal est clairement motivé par ce qu'il voit, entend, sent ou observe. C'est pourquoi on peut presque toujours voir et savoir ce qui a causé l'action d'un animal, parce que nous le remarquons aussi quand nous y prêtons attention. Chez l'homme, il en va tout autrement. Avec lui, nous ne pouvons pas prédire ce qu'il fera, car les motifs qui le poussent à agir nous sont invisibles; c'est dans sa tête qu'il remue ses pensées. Il réfléchit en lui-même, en utilisant toutes ses connaissances, le résultat d'expériences antérieures, et cette réflexion détermine sa décision d'agir d'une manière ou d'une autre. L'action animale est déterminée par des impressions immédiates, l'action humaine par des représentations abstraites, par des pensées et des concepts :

L'homme semble tiré par des fils plus ténus et invisibles; tous ses mouvements ont par suite un caractère de prévoyance et d'intention; par-là, ils revêtent un semblant d'indépendance, par où ils tranchent très visiblement sur ceux des animaux<sup>125</sup>.

L'homme et l'animal sont tous deux poussés par les besoins du corps, recherchant leur satisfaction au moyen des objets naturels qui les entourent. L'impression sensorielle est le premier moteur (*unmittelbare Antrieb und Anfang*) et sa satisfaction est l'objectif final de toute action appropriée. Chez l'animal, l'impression est suivie immédiatement d'une action; l'animal voit sa proie ou la nourriture convoitée; s'ensuivent immédiatement un bond, une saisie, la consommation, ou bien une action (comme se faufiler) qu'un certain mode de vie rend nécessaire pour capturer la proie, un mode d'action qui est hérité comme instinct. Ou bien l'animal entend un bruit trahissant une présence hostile, et il prend immédiatement la fuite, ou bien il s'immobilise pour passer inaperçu, selon que sa propre constitution le favorise à la course ou le dote d'une couleur protectrice. De l'empreinte des sens à l'action, l'être humain agit dans sa tête une longue chaîne de pensées et de réflexions, et selon le résultat de ces réflexions il détermine son action.

D'où vient cette différence ? Il n'est pas difficile de voir qu'elle est intimement liée à l'utilisation d'outils. De même que la pensée se meut entre l'impression sensorielle et l'action, de même l'outil se déplace entre l'homme et l'objet qu'il veut saisir. Bien plus encore : parce qu'un outil s'insère entre lui et un objet extérieur, la pensée doit donc aussi se placer entre la sensation (*Empfindung*) et la mise en œuvre (*Ausführung*). Parce que l'homme ne tombe pas immédiatement de tout son corps sur sa cible, par exemple un animal hostile ou un fruit, mais qu'il prend un chemin de traverse (*Umweg*) et saisit d'abord avec sa main l'outil ou l'arme (les armes font partie des outils), et applique ensuite cet outil au fruit ou dirige son arme vers l'animal, l'empreinte sensorielle ne peut pas être suivie dans sa tête par une action concrète immédiate, mais l'intellect (*Geist*) doit prendre également un détour : il doit d'abord se diriger de l'empreinte des sens vers l'outil ou viser avec l'arme, et alors seulement atteindre sa cible. Le détour matériel entraîne un détour par l'intellect; l'addition de la pensée est la nécessaire conséquence de l'ajoutement de l'outil.

Nous avons pris ici le cas très simple d'un outil primitif avec un développement mental encore balbutiant. Plus la technique est complexe, plus le détour matériel est important, et plus décisif devra être également le détour mental (*gedankliche Umweg*). Lorsque les outils eux-mêmes sont fabriqués à l'avance, le souvenir de la faim et des combats doit conduire à l'idée de l'outil, qui elle-même doit conduire à l'idée de sa fabrication, afin qu'il soit prêt tenu prêt à l'emploi après coup. Là, déjà, une plus longue chaîne de pensées vient s'insérer entre la perception sensorielle (*Sinnesempfindung*)<sup>126</sup> et finalement la satisfaction du besoin. Lorsque l'on en vient enfin aux actions de l'homme actuel, la chaîne devient extrêmement longue et enchevêtrée. Le travailleur, qui est licencié et prévoit donc d'affronter bientôt le spectre de la faim, achète un journal pour voir où se présente la perspective d'un nouvel emploi; il se met en route, offre ses services afin d'obtenir beaucoup plus tard seulement l'argent qui lui permettra de se procurer sa nourriture. Tout cela, il l'agit d'abord dans sa tête, avant de passer au stade de l'accomplissement. Quel long détour l'esprit ne fait-il pas, en empruntant des chemins infiniment sinueux, avant que l'action ne se réalise ! Mais notre

<sup>125</sup> Arthur Schopenhauer, *Über die Grundlage der Moral*, 1840, traduction française, 1841, par Auguste Burdeau, Librairie Germer Baillière et C<sup>ie</sup>, 1879, Paris. Édition française contemporaine (1991) : *Le Fondement de la morale*, Livre de poche (reprise de la traduction de Burdeau; présentation et notes par Alain Roger).

<sup>126</sup> Ce terme est typiquement kantien : « L'impression d'un objet sur la faculté représentative, en tant que nous en sommes affectés, est la sensation... » („Die Wirkung eines Gegenstandes auf die Vorstellungsfähigkeit, sofern wir von demselben affiziert werden, ist Empfindung“) [*Critique de la raison pure*, PUF, Paris, 1967, p. 53].

travailleur ne fait que se conformer à la nature complexe des rapports économiques actuels, où les hommes ne satisfont leurs besoins qu'à l'aide d'une technique sophistiquée.

Nous avons déjà vu ici ce sur quoi Schopenhauer portait l'accent : le fil caché de la réflexion qui précède l'action et se tisse dans la tête, réflexion qui se conçoit comme une dérivation nécessaire (*notwendigen Ausfluss*) dans l'utilisation des outils. Mais Schopenhauer n'a pas mentionné un fait capital. L'homme ne dispose pas d'un seul, mais de plusieurs outils, qu'il peut utiliser de différentes manières après avoir *opéré un choix*. C'est pourquoi, s'il est armé de son propre outil, il ne peut être comparé à l'animal, qui dispose toujours *des mêmes outils ou armes naturelles*, tandis que l'homme peut modifier ou changer ses instruments (*Hilfsmittel*) artificiels. Telle est la différence fondamentale entre l'homme et l'animal. *L'homme est en quelque sorte un animal aux organes interchangeables*. Et c'est pourquoi il doit avoir la possibilité de *choisir ses outils*. Dans sa tête, il suit différentes séries d'idées, orientant de façon ordonnée (*der Reihe nach*) sa pensée vers chacun de ses outils, et voit ce qui en résulte; son action est la résultante de toute cette réflexion. Il se place, pour ainsi dire, dans la chaîne d'idées qui mène de l'empreinte des sens à l'action, alternant l'une après l'autre les diverses idées qui se succèdent, et se raccroche finalement à celle qui correspond le mieux à son objectif. La réflexion, la libre comparaison de certaines séries d'idées qu'il a lui-même sélectionnées, ce trait distinctif essentiel entre la pensée animale et la pensée humaine, tout cela est en lien direct avec l'utilisation d'outils qu'il choisit à sa convenance.

L'animal est dépourvu de cette capacité (*Vermögen*) parce qu'elle ne lui serait d'aucun secours, parce qu'il ne saurait quoi en faire. La constitution corporelle de l'animal enserme ses actions dans des limites très étroites. Le lion doit bondir sur sa proie et ne peut calculer dans sa tête qu'il pourrait la rattraper en courant vite. L'essence du lièvre, c'est la fuite, et il ne dispose d'aucune arme, quand bien même il souhaiterait encore se défendre. Pour ces animaux, la réflexion porte uniquement sur le moment opportun pour le saut ou la fuite, le moment où les impressions atteignent un niveau suffisant pour le déclenchement (*Auslösung*) de l'action. Chaque animal est construit pour un certain mode de vie unique; ses actes doivent s'y conformer et sont donc hérités d'habitudes fixes, d'instincts. Bien sûr, ces derniers ne sont pas immuables, l'animal n'est pas une machine; confrontés à de nouvelles conditions d'existence, les animaux adoptent rapidement de nouvelles habitudes. Physiologiquement, structurellement (*nach der Anlage*), leur activité cérébrale n'est pas différente de la nôtre. Cette activité n'est que pratique, ciblant le résultat. Ce n'est pas dans la qualité de leur cerveau, mais bien dans leur spécificité corporelle que réside leur dissimilarité; leurs actions sont fortement dépendantes de leur structure corporelle ainsi que de leur environnement, qui ne laissent qu'une bien faible marge à la réflexion. C'est pourquoi *la pensée rationnelle humaine doterait l'animal d'une capacité totalement inutile et sans objet*, dont il n'aurait pas le mode d'emploi et qui lui causerait plus de mal que de bien.

L'homme, par contre, a absolument besoin de cette capacité parce qu'il dispose d'outils et d'armes artificiels [artefacts], dont il change en fonction de ses besoins. S'il veut chasser le cerf à la course rapide, il s'empare de son arc; si l'ours s'approche trop de lui, il prend la hache; s'il veut écraser ou casser un fruit, il saisit le marteau. Dès qu'il est menacé, il doit se demander s'il est préférable de fuir ou de se défendre avec l'une de ses armes. Pour l'homme, cette capacité à réfléchir et à choisir librement dans sa tête est donc une nécessité absolue. Cette forme supérieure d'activité mentale (*höhere Form der Geistestätigkeit*) s'exprime précisément par l'usage des d'outils, un usage que l'on trouve seulement chez l'homme, tout comme l'activité mentale se traduit en général dans le monde animal par une mobilité (*Beweglichkeit*) non limitée.

Ce lien étroit et solide entre la pensée, le langage et les outils, dont aucun n'est possible en l'absence des deux autres, prouve qu'ils ont dû se développer tout ensemble, en même temps et progressivement. Bien entendu, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur la manière dont cette évolution s'est déroulée en détail. Sans aucun doute, c'est un changement dans les conditions de vie qui a transformé un animal ressemblant à un singe en ancêtre de l'homme.

En passant de la forêt, patrie des singes, à la plaine, il a dû adopter un nouveau mode de vie, et développer une différence entre les pieds réservés à la course et les mains destinées à la saisie. Cette créature a apporté avec elle – en héritage de ses ancêtres – les deux conditions de base d'un développement (*Aufstieg*) ultérieur : *le vivre-ensemble social et la main du singe*, lui permettant de saisir des objets. Les premiers objets bruts – tels les pierres ou les bâtons –, qui étaient utilisés de temps à autre pour un travail mené en commun, tombèrent – en quelque sorte involontairement – entre les mains humaines et furent rejetés. Lorsqu'une utilisation instinctive et inconsciente se répète régulièrement, elle doit progressivement passer dans la conscience.



Pour l'animal, toute la nature environnante est un tout dont il ignore les détails. Il ne peut pas les reconnaître consciemment, car les noms des parties et des objets distincts qui nous permettent de les distinguer lui font défaut. Cette nature n'est pas immuable. Face aux changements qui signifient pour lui «nourriture» ou «danger», l'animal réagit rapidement par ses actions propres; mais son environnement reste un tout indivisible, et c'est ainsi qu'il dut apparaître à l'homme primitif. De cette masse indifférenciée – à travers le travail lui-même, contenu le plus important de l'existence – émerge progressivement ce qui entre dans processus du travail. L'outil, qui devient vite une partie morte ou inerte du monde extérieur, agit comme un organe de notre propre corps, animé par notre volonté; l'outil se projette hors du monde extérieur et de notre propre corps, les deux étant pour l'homme primitif des évidences jamais devenues conscientes. Chainon important dans le processus de travail, l'outil reçoit un nom sonore, qui décrit également l'activité elle-même. Pourvu d'un nom, l'outil se distingue encore plus clairement – comme objet particulier – du monde environnant. La fragmentation (*Zergliedern*) conceptuelle et nominale du monde peut commencer, la conscience de soi pointée à l'horizon, des objets artificiels sont utilisés dans le travail intentionnellement et consciemment.

Ce processus, qui est extrêmement lent, est le début de l'humanisation réelle. Car dès que les outils sont utilisés consciemment et sont donc le résultat d'une intentionnalité, on peut déjà dire qu'ils sont «produits»; de la production à l'élaboration, il n'y a qu'un pas. Avec les premiers noms et les premières idées abstraites, l'homme existe déjà en principe. Il reste encore un long chemin à parcourir : les premiers outils bruts se différencient selon l'usage; la pierre tranchante devient couteau, cale, perceuse, fer de lance; la hache naît peu à peu en lien avec le bâton. C'est alors seulement que le sauvage de la Préhistoire se retrouve à armes égales avec le prédateur et la forêt et s'annonce comme le futur maître de la Terre. Avec la différenciation de l'outil, qui est la condition de la division ultérieure du travail, le langage et la pensée se développent également en des formes nouvelles et enrichies, tandis qu'une pensée plus consciente, à rebours, conduit à une utilisation et une amélioration plus pertinente des outils. Ainsi, langage et pensée se stimulent mutuellement. La praxis de la vie sociale, le travail, est la source d'origine à partir de laquelle se développent technique, pensée, outils et science, sans jamais cesser de se perfectionner. Par son travail, l'homme-singe s'est élevé au rang d'homme réel. L'utilisation d'outils est la base matérielle de toute véritable différenciation entre l'homme et l'animal, les différences ne cessant de se creuser.

## Organe animal et outil humain

Nous trouvons donc ici la principale différence entre les humains et les animaux. L'animal acquiert sa nourriture et combat ses ennemis avec ses propres *organes corporels*; l'homme fait de même mais avec *des outils artificiels*<sup>127</sup>. *Organon* est le mot grec pour organe, qui signifie aussi outil<sup>128</sup>. Les organes sont les outils naturels de l'animal, qui ont grandi avec lui. Les outils sont les organes artificiels de l'homme. Ou mieux encore : l'ensemble main-outil, en tant qu'organe humain, équivaut à l'organe animal. Ces deux organes (main et outil) partagent la fonction que l'organe animal doit remplir sous forme d'organe unique. La main devient l'organe général, qui n'est pas spécialement adapté à un travail particulier, parce que cet organe est polyvalent, parce qu'il se développe uniquement pour tenir et manipuler tous les outils. Les outils sont des objets extérieurs qui sont pris alternativement dans la main, faisant de celle-ci un organe polyvalent aux fonctions variables<sup>129</sup>.

Avec cette division des fonctions, une possibilité infinie de développement s'ouvre devant l'homme, que l'animal ne connaît pas. Parce que la main peut se combiner aux outils les plus divers jusqu'à former un tout, elle égale tous les organes possibles des animaux les plus divers. Chaque animal, de par sa constitution, est adapté à un environnement précis, à un mode de vie déterminé. De par ses outils, l'être humain est adapté à toutes les conditions d'existence, est équipé pour tout type d'environnement. Le cheval est adapté à la plaine herbeuse, le singe à la forêt; le cheval est tout aussi impuissant en forêt que le singe l'est en plaine. L'homme utilise la hache pour la forêt et la bêche pour la plaine. Avec ses instruments artificiels, il peut s'introduire dans n'importe quelle contrée et s'installer en tout lieu. Alors que presque tous les animaux ne peuvent vivre que dans certaines régions, les humains ont conquis la terre entière. Chaque animal, comme un éthologue (*Tierkenner*) le souligna un jour, a un côté fort, grâce auquel il s'affirme dans la lutte pour l'existence, et un côté faible, à cause duquel il devient la proie des autres et ne va pas forcément se reproduire. En ce sens, l'homme n'est que force, jamais en proie à la faiblesse. Grâce à ses outils, il s'impose comme l'égal de tout animal, et comme l'outil ne reste jamais identique mais peut toujours connaître des améliorations, l'homme finit par s'élever bien au-dessus de n'importe quel animal. L'outil fait de lui le maître de la création, le roi de la terre.

Dans le monde animal, on observe aussi un développement et une perfection incessante des organes. Mais ce développement est lié à la mutation (*Umänderung*) du corps animal et se déroule donc avec l'infinie lenteur imposée par les lois biologiques. Des milliers d'années, ce n'est rien dans le développement du monde organique. Mais les hommes se sont libérés de la forte contrainte de ces lois biologiques en transférant à des objets inertes, extérieurs à leur corps, le développement de leurs organes. Les outils peuvent être rapidement remodelés, la technique progresse à pas de géant par rapport au rythme de développement des organes animaux. Par conséquent, à partir du moment où l'humanité a emprunté de nouveaux chemins, elle s'est élevée, en quelques milliers d'années, à une hauteur qui la place même bien au-dessus des plus grands animaux, comme ceux-ci se sont élevés au-dessus des animaux inférieurs. L'invention d'artéfacts signifie, en quelque sorte, la fin brutale de tout le développement animal, puisque, en un court laps de temps, ces descendants des singes accèdent soudainement à la puissance divine et prennent possession de la terre entière comme s'il s'agissait de leur domaine exclusif. Le calme développement du monde organique sur le mode darwinien s'interrompt brusquement. Depuis que l'homme apprivoise, extermine, cultive, cultive, sélectionne, intervient et révolutionne toutes les conditions de vie sur terre, il a

<sup>127</sup> Le terme d'outil artificiel a pour exact synonyme celui d'artéfact : «*produit de l'art ou de la technique humaine*», du latin *artis factum*, «*fait par l'art*» (Alain Rey, *Dictionnaire culturel en langue française*, tome I, 2005).

<sup>128</sup> Le mot *organon* [ὄργανον] est beaucoup utilisé chez Aristote dans le sens d'outil ou d'instrument, plus rarement dans celui d'organe du corps [*Histoire des animaux*]. Chez Platon, le terme peut prendre le sens de matière sur laquelle on travaille, voire de machine de guerre [A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Librairie Hachette, Paris].

<sup>129</sup> Pannekoek a certainement en tête ces réflexions célèbres d'Aristote sur la main : «*... l'être le plus intelligent est celui qui est capable de bien utiliser le plus grand nombre d'outils : or, la main semble bien être non pas un outil, mais plusieurs. Car elle est pour ainsi dire un outil qui tient lieu des autres... la main devient griffe, serre, corne ou lance ou épée ou toute autre arme ou outil. Elle peut être tout cela, parce qu'elle est capable de tout saisir et de tout tenir*» [Aristote, *Les Parties des animaux*, livre III, § 10, 687 b, coll. Budé, 2002].

volontairement modelé et déterminé les formes ultérieures de la vie animale et végétale, en suivant ses propres desseins.

Il s'ensuit qu'avec l'émergence des outils, le processus de transformation du corps humain s'interrompt. Les organes restent ce qu'ils sont devenus jusqu'à présent, à une exception près : le cerveau. L'organe de la pensée, le cerveau, devait se développer simultanément avec les outils; et de fait, nous constatons que la différence existant chez l'homme entre races supérieures et races inférieures (*zwischen höheren und niederen Menschenrassen*) s'explique essentiellement par la différence de contenu du cerveau. Mais le développement de cet organe s'est arrêté également à un certain stade. Depuis le début de la civilisation, les fonctions cérébrales ont été de plus en plus prises en charge par des moyens artificiels; la science est stockée dans des livres. Notre capacité de penser aujourd'hui, au fond, n'est ni meilleure ni supérieure à celle des Grecs, des Romains et peut-être des Germains; notre connaissance, par contre, a énormément progressé, notamment par le fait que l'organe de l'esprit (*das Organ des Geistes*), l'intellect, a été soulagé à l'aide de palliatifs artificiels : les livres.

Maintenant que nous avons établi la différence entre l'homme et l'animal, revenons à la question de savoir comment chacun des deux lutte pour sa survie. *La lutte pour l'existence est cause de perfectionnement (Vervollkommnung), puisque tout ce qui est imparfait est éliminé.* Ce principe est incontestable. Les animaux se perfectionnent par la lutte. Il est, cependant, nécessaire d'être plus précis et de voir en quoi consiste cette perfection croissante. Et puis on ne peut pas vraiment dire que l'ensemble des animaux ne font que se perfectionner en se lançant dans une mutuelle compétition. Ils se battent et rivalisent avec leurs organes, avec les organes qui comptent pour eux dans la lutte pour la vie.

Les lions ne se battent pas avec leur queue, ni les lièvres avec leurs yeux, ni les faucons avec leur bec, mais les lions se battent avec leurs muscles extenseurs du saut (*Sprungmuskel*) et leurs dents, les lièvres avec leurs pattes et leurs oreilles, les faucons avec leurs yeux et leurs ailes. Posons-nous alors la question : de quels combats s'agit-il ? Qu'est-ce qui intervient dans la compétition ? La réponse est la suivante : *ce sont les organes qui luttent. Et ces organes ne cessent de se perfectionner.* Les muscles et les dents des lions, les pattes et les oreilles des lièvres, les yeux et les ailes des faucons entrent dans le feu de la compétition, et se perfectionnent dans cette lutte. Tous les animaux se reposent justement sur ces organes et affrontent leur propre destin, celui de la victoire chez les forts, celui de la défaite chez les faibles.

Posons-nous maintenant de la même façon la question pour le monde humain. Les humains ne se battent pas avec leurs organes corporels naturels, mais avec leurs artéfacts, avec leurs outils (en y incluant, bien entendu, les armes). L'axiome (*Prinzip*) suivant lequel la lutte conduit à un perfectionnement constant par l'élimination de l'imperfection s'applique également ici : les outils servent à combattre et ainsi ne cessent de se perfectionner. Les groupes ou tribus (*Stämme*) qui possèdent les meilleurs outils et les meilleures armes peuvent le mieux, et suffisamment, s'assurer de leurs moyens de subsistance, et, dans un combat frontal, vaincre puis éliminer les tribus les moins bien équipées. Les grands progrès technologiques et les méthodes de travail de la Préhistoire (*Urzeit*), tels que l'introduction de l'agriculture et de l'élevage, ont fait de l'homme une race physiquement plus robuste, qui n'a plus autant à souffrir des inconvénients des phénomènes naturels. Les races dont la technologie est la plus avancée supplantent les autres, se réservent les meilleures terres, s'ouvrent à la civilisation et soumettent toutes les autres races. La domination de la race européenne (*die Herrschaft der europäischen Rasse*) s'appuie sur sa supériorité technique<sup>130</sup>.

Nous voyons donc ici comment le même principe fondamental de lutte pour l'existence, formulé par Darwin et souligné par Spencer, fonctionne différemment chez l'homme et chez l'animal. L'axiome selon lequel la lutte conduit à un perfectionnement des armes de combat produit des résultats différents chez l'homme et chez l'animal. *Chez l'animal, cette lutte conduit à un développement ininterrompu des organes naturels du corps; c'est la base de la théorie de l'évolution (Abstammungslehre), le noyau du darwinisme. Chez l'homme, cette lutte conduit à un développement continu des outils, de la technique et des forces productives. Voilà la base du marxisme.*

Il s'avère donc que le marxisme et le darwinisme ne sont pas deux doctrines indépendantes, chacune d'elles s'exerçant dans son domaine propre, et qui seraient étrangères l'une à l'autre. En réalité, elles

---

<sup>130</sup> Le terme de «race européenne» a été très vite fortement 'connoté'. Dans l'esprit de Pannekoek, il désigne tout simplement les «peuples» d'Europe. Mais, déjà, en 1900, l'anthropologue français d'origine russe Joseph Deniker (1852-1918) avait classé les peuples d'Europe en six 'races' principales (littorale, ibéro-insulaire, occidentale, adriatique, nordique, orientale) et quatre 'races' secondaires (sub-nordique, vistulienne, nord-occidentale, sub-adriatique) [*Les Races et les peuples de la terre, éléments d'anthropologie et d'ethnographie*, Schleicher frères, Paris, 1900].

reposent sur le même principe de base. Elles forment une unité. La nouvelle orientation qui a été prise avec l'apparition de l'homme – le remplacement des organes naturels par des artéfacts – a pour effet que ce principe de base s'exprime dans le monde humain d'une manière tout autre que dans le monde animal, que le darwinisme, d'un côté, le marxisme, de l'autre, traduisent la loi du développement.

Dès que les êtres humains s'élèvent au-dessus du monde animal, le développement des outils et le développement associé des méthodes de travail, de la division du travail et des connaissances deviennent la force motrice du développement social. Elle produit les différents modes de production économique : la société primitive communiste, l'économie agraire, les débuts de la production marchande, le féodalisme médiéval et enfin le capitalisme moderne. Il nous reste maintenant à replacer l'actuel mode de production – ainsi que son renversement (*Umwälzung*) – dans un contexte approprié et à lui appliquer correctement les axiomes du darwinisme.

## Capitalisme et socialisme

La forme particulière que prend la lutte darwinienne pour l'existence, comme moteur du développement dans le monde humain, est conditionnée par le vivre-ensemble social et l'utilisation d'outils. Les hommes mènent groupés une lutte commune. À l'intérieur du groupe, la lutte commune pour l'existence cesse et l'aide mutuelle tout comme les sentiments sociaux apparaissent, tandis que la lutte entre les groupes continue à dominer. Et dans cette lutte, c'est l'équipement technique qui tranche, en sorte que son issue est le progrès technologique. Ces deux circonstances opèrent de manière différente sous des systèmes économiques différents.

Voyons maintenant ce qu'il en est sous le capitalisme.

Lorsque la bourgeoisie eut conquis le pouvoir politique et fait ainsi de l'ordre économique capitaliste l'ordre économique dominant, elle commença par briser les chaînes féodales et par **libérer les êtres humains** (*die Menschen frei machte*)<sup>131</sup>. Pour le capitalisme, il était impératif que chaque producteur puisse entrer à sa guise dans la lice concurrentielle, sans aucune limitation à sa liberté de mouvement, sans aucune considération pour les règlements corporatifs, sans aucun obstacle légal. C'était la seule façon de développer une production se pliant à toutes les exigences du moment. Les ouvriers, pour disposer pleinement et librement de leur force de travail, ne devaient pas être soumis à des règlements féodaux et corporatifs; c'était la condition *sine qua non* pour les ouvriers puissent la vendre aux capitalistes sous forme d'une pure et simple marchandise, et que ces derniers puissent pleinement en disposer. Par conséquent, la bourgeoisie a aboli toutes les anciennes jurandes ou confréries (*Verbände*) ainsi que les obligations corporatives. Elle rendait les hommes totalement libres, mais aussi complètement seuls et sans défense. Auparavant, les hommes ne se sentaient pas seuls; ils appartenaient à une corporation; ils étaient sous la protection d'un seigneur ou d'une association (*Verband*) et y puisaient leur force. Ils faisaient partie d'un groupe social vis-à-vis duquel ils avaient des obligations et dont ils obtenaient la protection. La bourgeoisie a aboli ces obligations, détruit les corporations et mis fin aux rapports de dépendance féodale. En même temps, la libération du travail (*Befreiung der Arbeit*) signifiait que l'homme était écarté de ses semblables, qu'il ne pouvait plus compter sur les autres; chacun était entièrement réduit à lui-même; il devait se battre *seul contre tous*, libre d'attaches mais aussi sans protection.

C'est pour cette raison que, sous le capitalisme, le monde humain ressemble énormément à celui des prédateurs. C'est pour cette raison que les darwinistes bourgeois sont allés chercher leurs modèles de société humaine chez les animaux qui combattent en solitaires; ils sont partis en effet de l'expérience, et leur véritable erreur était de prendre les rapports capitalistes pour des rapports humains éternels. La parenté des rapports singuliers de lutte capitaliste avec ceux des animaux vivant en solitaires a été exprimée comme suit par Engels, dans la partie historique de son *Anti-Dühring* :

La grande industrie, enfin, et l'établissement du marché mondial ont universalisé la lutte et lui ont donné en même temps une violence inouïe. Entre capitalistes isolés, de même qu'entre industries entières et pays entiers, ce sont les conditions naturelles ou artificielles de la production qui, selon qu'elles sont plus ou moins favorables, décident de l'existence. Le vaincu est éliminé sans ménagement. C'est la lutte darwinienne pour l'existence de l'individu transposée de la nature dans la société avec une rage décuplée. La condition de l'animal dans la nature apparaît comme l'apogée du développement humain<sup>132</sup>.

Quel est l'enjeu réel du combat déclenché par la compétition capitaliste et quel perfectionnement décide de l'issue victorieuse du combat ? Tout d'abord, ce sont encore une fois les moyens techniques, *les machines*. Encore une fois, s'applique la loi générale en vertu de laquelle la lutte mène à la perfection. *La machine la plus parfaite élimine l'imparfaite*; les machines inefficaces et le petit outillage disparaissent, et *le machinisme se développe à marches forcées jusqu'à parvenir à ses fins : un accroissement ininterrompu de la productivité*. C'est l'application correcte du darwinisme à la société humaine. Ce qu'il y a de particulier, c'est que sous le

<sup>131</sup> Souligné par nous. Voir notre commentaire en introduction sur ce malheureux lapsus de Pannekoek, qui passe sous silence l'esclavagisme comme moteur du capitalisme.

<sup>132</sup> Friedrich Engels, *Anti-Dühring* (1878), troisième partie (Socialisme. Notions théoriques), Éditions sociales, Paris, 1971, p. 310 (traducteur : Émile Bottigelli).

capitalisme, la propriété privée domine et que, donc, derrière chaque machine se trouve un être humain. Derrière la grosse machine se trouve coincé un gros capitaliste, derrière la petite un petit-bourgeois; la défaite de la machine la plus petite entraîne chez le petit-bourgeois la ruine de ses grandes espérances ainsi que de toute joie de vivre.

De plus, cette lutte est une compétition entre capitaux. Le grand capital est le capital le plus parfait; le grand capital bat le plus petit, et donc les capitaux ne cessent de s'accumuler. Cette concentration du capital sape de plus en plus le capitalisme lui-même, parce qu'elle réduit la bourgeoisie – qui a intérêt à persévérer dans son être – et augmente la masse populaire qui veut y mettre fin.

Au cours de cette évolution, l'une des caractéristiques du capitalisme disparaît progressivement. La classe ouvrière – dans ce monde individualiste (*einsam*) d'êtres humains luttant chacun pour soi – développe une nouvelle association (*Verband*), l'association de classe. Les coalitions commencent par éliminer la concurrence mutuelle entre travailleurs et par unir leurs forces pour une lutte commune vers l'extérieur. Les coalitions commencent par éliminer la concurrence mutuelle des travailleurs et par unir leurs forces dans une lutte commune contre le monde extérieur. À cette nouvelle organisation de classe, qui trouve son origine dans des rapports naturels, s'applique tout ce qui avait joué pour les groupes sociaux en général. Dans ces organisations, les instincts sociaux, les sentiments moraux (*die sittlichen Gefühle*)<sup>133</sup>, le sacrifice de soi et le dévouement à la Cause tout entière prennent une ampleur inégalée. Et cette solide cohésion donne à la classe ouvrière la force puissante dont elle a besoin pour mettre sous scellés (*zur Versiegung*) la classe capitaliste. La question de la lutte de classe – qui n'est pas une lutte AVEC des outils, mais une lutte POUR les outils, une lutte pour s'emparer des équipements techniques de l'humanité – se tranche par le pouvoir de l'action organisée, par la force de la nouvelle organisation de classe. Dans la classe ouvrière organisée pointe déjà à l'horizon un élément de la société socialiste.

Appliquons maintenant le même raisonnement au mode de production à venir, au socialisme. La compétition qui aboutit au perfectionnement des outils, et qui domine toute l'histoire de l'humanité, ne s'arrêtera pas là. Encore une fois, comme sous le capitalisme, la machine la plus médiocre sera éliminée et remplacée par une machine bien meilleure. Encore une fois, ce processus conduira à une augmentation rapide de la productivité du travail. Mais dès qu'aura disparu la propriété privée des moyens de production, on ne trouvera plus aucun homme rivé à une machine dont il revendiquerait la propriété et dont il partagerait le destin. Les machines deviendront propriété commune et leur mise en compétition ne sera plus qu'un procédé inoffensif, consciemment appliqué par des personnes qui, après mûre réflexion, remplacent simplement les machines les plus médiocres par de bien meilleures. C'est donc seulement au sens figuré que nous qualifions ce progrès de 'lutte'. Prend alors fin la lutte réciproque des êtres humains entre eux. Avec la disparition des classes, l'ensemble de l'humanité civilisée sera devenu une grande communauté de production, unique et solidaire. Il en va de même pour tout groupe social : la lutte réciproque pour l'existence s'interrompt en son sein, elle n'est plus dirigée que vers l'extérieur. Mais au lieu et place des petits groupes antérieurs, c'est maintenant l'humanité tout entière qui prend le dessus. Cela signifie que *la lutte pour l'existence dans le monde humain prend fin*. Elle n'est tournée que vers l'extérieur, non plus comme compétition entre congénères (*Artgenossen*), mais comme une lutte pour les moyens de subsistance, **une lutte contre la nature** (*gegen die Natur*). Mais le développement de la technique et de la science qui lui est associée fait que cette lutte peut difficilement être qualifiée de 'lutte'. **La nature est soumise aux êtres humains**, elle leur offre – au prix d'un effort moindre – un moyen de subsistance sûr et abondant (*überflüssig*)<sup>134</sup>. Le développement de l'humanité va emprunter ainsi de nouvelles voies.

<sup>133</sup> Pannekoek ne définit jamais ces «sentiments moraux» (**Sittlichkeit** ou **Moralität**), mais son point de vue était classiquement marxiste et le resta jusqu'à la fin de sa vie : « [...] notre éthique nouvelle [...] part du point de vue que les idées du bien et du mal trouvent leur origine dans les besoins humains et qu'on appelle véritablement moral ce qui est généralement conforme à son but; il devient aussitôt évident que la nature des théories morales civilisées est de traduire les intérêts de classes. [...] Le lien entre l'homme et la nature est assuré par le processus du travail social qui est indispensable pour la satisfaction des besoins. Tant que ces liens furent des chaînes, l'homme était enchaîné à une morale obscure et surnaturelle; une fois le processus du travail connu, maîtrisé et consciemment réglé, **ces chaînes doivent tomber et la morale être remplacée par la reconnaissance rationnelle de tous les besoins sans exception**» [Pannekoek, préface à *L'essence du travail intellectuel* de Joseph Dietzgen (1902), Champ libre, Paris, 1973].

<sup>134</sup> Souligné par nous. Dans un article de 1909, publié en allemand (*Zeitungskorrespondenz* n° 75, 10 juillet 1909, p. 1 et 2), Pannekoek insistait par contre sur le caractère pervers de cette «soumission», non à «des» êtres humains a-classistes mais bien au capitalisme et à ses agents : «Les ressources naturelles sont exploitées comme si les réserves étaient infinies et inépuisables. **Avec les funestes conséquences de la déforestation pour l'agriculture, avec la destruction des animaux et des plantes utiles, apparaît au grand jour le caractère fini des réserves disponibles et la faillite de ce type d'économie (capitaliste)** [...] Alors que le capitalisme développe une puissance sans limite, il dévaste simultanément l'environnement dont il vit de façon insensée» [«La destruction de la nature», <http://pantopolis.over-blog.com/2019/07/anton-pannekoek-la-destruction-de-la-nature-1909.html>, traduction : Ph. B.].

L'époque où l'humanité sortait peu à peu du monde animal et où elle menait une lutte pour l'existence, sous des formes déterminées par l'usage des outils, touche à sa fin. La forme humaine de la lutte pour l'existence cesse, s'ouvre alors un nouveau chapitre de l'histoire humaine.